- PALLI

P. J. 15. III. 44

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA

SCAFFALE 15
PLUTEO III
N.° CATENA 14

# CHEF-D'ŒUVRES DRAMATIQUES DE PIRON.

## TOME TROISIEME.

# CHEF-D'ŒUVRES DRAMATIQUES DE PIRON.

## TOME TROISIEME.

A PARIS,

1791.

# TABLE

## Des Pièces contenues dans ce volume.

Gustave-Wasa, Tragédie, précédée de l'Epître dédicatoire, d'une Pièce de vers, de la Préface, d'une Note des Rédacteurs et Editeurs, des Jugemens et Anecdotes qui y sont relatifs.

# A MONSIEUR
# LE COMTE
# DE LIVRY,

Chevalier Commandeur des Ordres du Roi ; Lieutenant-Général des Armées de Sa Majesté, son premier Maître-d'Hôtel, &c.

MONSIEUR,

*Ce que le cours de cette Piece imprimée, s'il étoit heureux, auroit de plus agréable pour moi, ce seroit qu'en vous la dédiant j'en répandrois plus au loin le sentiment de*

*reconnoissance qui me fait, de cet hommage, un devoir indispensable. Il est vrai que je commets une espece d'indiscrétion, et que ceci s'ajuste mal à votre noble façon de penser. Je n'en saurois douter à l'extrême attention qu'en me prodiguant vos bienfaits vous avez eue de m'en cacher la source. Ne m'avoir pas voulu mettre moi-même dans votre secret, c'est avoir encore moins voulu, sans doute, y mettre le Public. Mais, Monsieur, je ne dois pas, ce me semble, déférer aveuglément aux délicatesses d'une pareille répugnance. Celle que je sens à me taire est, je crois, de nature à devoir être écoutée préférablement à la vôtre. Pardonnez-moi donc, Monsieur, si je me satisfais, au risque de vous déplaire innocemment. Laissez-moi commencer à m'acquitter selon mon pouvoir. Laissez-moi publier, à la gloire de l'humanité, qu'en m'obligeant, depuis longtems, par les endroits les plus sensibles et les plus essentiels, vous avez craint les remercîmens, comme un autre eût craint l'in-*

*gratitude ; en sorte qu'il m'a fallu recourir aux plus subtiles recherches, pour découvrir quelle étoit l'invisible main d'où me venoient continuellement de si bons offices. Générosité bien pure, bien rare, et bien digne d'avoir eu pour objet des talens plus capables de la célébrer que ne le sont les miens. Mais après tout, de quoi sert le talent où le sentiment supplée ? Qu'importe tout l'art du monde, où l'expression la plus simple peut tenir lieu de la plus vive éloquence ? En aurai-je moins publié, en saura-t-on moins qu'il n'a pas dépendu de vous, MONSIEUR, que vous n'ayiez été, jusqu'à la fin, un bienfaiteur anonyme ? et une qualité si extraordinaire ne fera-t-elle pas toujours, entre mille autres, un des beaux endroits de votre éloge ? Une partie de cet éloge est déja gravée dans le cœur des Grands et des petits qui vous aiment ; l'autre se manifeste assez dans les honneurs que vous a décernés l'équité du Prince. Pour moi, le seul auquel j'aspire, c'est de me faire connoître, par-tout où je*

*pourrai, pour l'homme du monde qui est et qui doit être toute sa vie, avec la plus vive reconnoissance et le plus profond respect,*

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

En 1733. PIRON.

# VERS

## *Adressés à la mémoire du Comte de Livry, en 1755.*

Comte, qui dans mon cœur revis à tous momens,
Et dont la bonté peu commune
Me fit sentir les premiers agrémens
Que répand sur la vie un rayon de fortune!
Belle et grande ame à sentimens,
Si digne d'un beau sort, si visiblement née
Pour habiter les lieux charmans
Où l'on nous peint la vertu couronnée!
Près de toi, j'y vole, en esprit;
Que ma reconnoissance et t'y parle et t'y suive!
Le plus doux des devoirs veut qu'elle te survive,
Puisque le bienfait te survit. (1)
Reconnois, aime encor cette Muse naïve
A qui chez toi, tant de fois, ont souri
L'Amphitrion et le convive,
Dont le ton naturel fut le ton favori,
Et qui fit si souvent, de ses chansons, à table,
Retentir l'écho délectable
Du vestibule de Livri.

(1) Le Comte de Livry avoit laissé une pension de 600 livres à l'Auteur.

La verve me transporte au-delà du Cocyte.
Je les vois, ces beaux lieux que ta chere ombre habite;
Rendez-vous des plaisirs de la terre et des cieux,
Séjour clair et délicieux,
Retraite et céleste et champêtre,
Ouverte aux seuls amis des hommes et des Dieux,
Où tu ne pouvois manquer d'être.
Lieux où l'on nous dit qu'un Héros
S'amuse, s'exerce et s'applique
A ce qui fit sa peine, ainsi que son repos;
Achille à manier la pique,
Orphée un instrument lyrique,
Et Diomede des chevaux;
Où, dans sa cervelle héroïque,
Corneille, en conséquence, arrange un plan tragique,
Le grand Condé des bataillons,
Quinault des mots pour la Musique,
Et Descartes des tourbillons.

(1) Là, sous un des beaux pavillons
Qu'ait jamais dressé la nature,
Plafonné de jasmins, de pampre et de lauriers,
Parqueté de gazon, lambrissé de rosiers,
J'apperçois ta noble figure,

---

(1) *Conspicit ecce alios dextra lævaque per herbam*
*Vescentes, lætumque choro pæana canentes,*
*Inter odoratum lauri nemus.*

Æneid. Lib. VI.

Brillante des rayons de l'immortalité,
Qui, faisant les honneurs d'une fête éternelle,
Représente avec grace, aisance et dignité,
Invite, engage, arrête et retient auprès d'elle
L'amateur délicat de tout ce qui s'appelle
Ordre, choix, élégance, abondance et gaîté.
A ta voix attrayante, accourent à la ronde,
Pour se venir ranger à tes côtés,
Nombre de gens d'élite; et même des Beautés,
Celle-ci brune, l'autre blonde,
Dont les aimables qualités,
Les dons et les talens firent en notre monde
Sentir de celui ci les pures voluptés.
Que leurs noms soient un mystere.
Sur des levres de coral,
Leur doigt me fait un signal
Qui m'ordonne de me taire.
Bien à regret je m'y rends.
Que j'ose, au moins, nommer tes hôtes,
Et les nommer sans observer les rangs.

Est-il ici petits, ni grands?
Conditions basses, ni hautes?
Non; c'est comme chez toi, quand le Poëte admis
Dans le cercle brillant de tes nobles amis,
De Bourgogne, avec eux, y célébroit les côtes,
Et, par eux investi des droits du siecle d'or,
A tout son enjoûment donnoit un plein essor,
Sans que sa liberté fût mise au rang des fautes.

Fait au bruit des festins, souple, ardent, vif et gai,
Zélé panégyriste, et rival de Nolai,

A tout ce que tu veux le premier se dévoue,
Le complaisant, le doux, le nectareux Launaï.
Des trésors de la table, il fait l'offre et l'essai;
Avec son appétit sa langue se dénoue,
Et s'embarrassant peu, comme souvent je fai,
S'il réussit, ou s'il échoue,
Plein de son La Fontaine ou de son Mézeraï,
Il conte en prose, en vers, rit, boit, mange, te loue,
Et te louant, dit toujours vrai.
Vient ensuite, à pas lents, le Généralissime;
Saint-Martin, Philantrope, à la fois, et Timon,
Grave ensemble et joyeux, goguenard et sublime,
Citant, à tout propos, Torsac et Cicéron,
Merlin-Cocaie, Horace, Euripide et Scarron,
Digne, par cela seul, du suffrage unanime
Qui, chez toi, dans sa main, mit le sceptre d'Aimon.
Fête unique et solemnelle,
Dont l'appareil glorieux
Eût mérité d'un Apelle
Le pinceau laborieux;
Et, dans un tableau fidele,
De passer à nos neveux,
Par toute autre main que celle
De l'Auteur du *Paresseux*. (1)

Tems écoulé! tems heureux,
En comparaison du nôtre!

(1) Comédie, en trois actes, en vers, avec un Prologue, par de Launai; donnée, au Théatre François, en 1733.

Hélas ! tous plaisirs ont pris fin.
Jeunes gens, quel siecle est le vôtre?
Dans un cercle, ou dans un festin,
Tout étoit sage ou calotin :
Nul, à présent, n'est l'un, ni l'autre;
Et, grace au persiflage intrus,
L'ennui qui n'ose ici paroître,
De chez vous ne disparoît plus.
Applaudis-toi de n'y plus être,
Comte, et de te voir au milieu
De cette même compagnie
Que là-haut t'amenoit le Dieu
De la rime, de l'harmonie,
Des Sciences, des Arts, du Goût et du Génie.
Je te revois avec elle, en effet.
Je vois l'irréparable et gracieux Mouret,
Boze, La Faye, Aimon, Chirac, La Peyronie,
Fuzelier, Grécourt et Danchet;
Celui-ci, d'un signe de tête,
De loin, me disant grand-merci
Des vers qu'a faits ma Muse honnête
Sur son entrée en ces lieux-ci; (1)
Et je le remercie aussi,
L'ayant, dans ce petit ouvrage,
Chargé, comme chacun le sait,
De te présenter mon hommage:
Ce que, sans doute, il aura fait.
D'Esculape, d'Amour, des sœurs de Calliope,

(1) *Danchet aux Champs Elisées*, Poëme de l'Auteur.

Je vois l'aimable sectateur,
Le nouveau débarqué Procope,
Galant couru, Poëte et Docteur.
Plus récemment encor sorti de la nacelle
Où jamais l'on n'entra vif,
Arrive à grands pas Nivelle,
Dont la Muse, au ton plaintif,
A si fort mis en cervelle
Momus, au bec affilé,
Qu'il crie encore après elle:
« C'est Melpomene, en dentelle,
» C'est Thalie, en effilé! »
Ah! treve, et plus de querelle.
Notre ami désabusé
Du socque informe et bronzé
Dont j'ai donné le modele, (1)
A ce coup l'a déchaussé;
Et, le pied débarrassé,
Vole où le bon goût l'appelle.
Son génie ayant passé
Par la céleste coupelle,
Naturellement sensé,
S'est aisément redressé;
Et déja l'ami Nivelle,
Dans tes repas, de grand cœur,
Préfere au bon le meilleur,
A l'humeur sombre la belle,

(1) Voyez la Préface de *L'Ecole des Peres*, Comédie du même Auteur, édition de 1758, in-12.

Le

Le chaud à la tiédeur,
Le piquant à la fadeur,
L'ambrosie à l'asphodele. (1)
Soit antipathie ou raison,
J'évitois, je frondois son phlegme de Caton;
Mais, sous des Cieux nouveaux, toute chose nouvelle.
Comte, loin de le fuir, le comble de mes vœux,
Laissant, dès ce moment, ma dépouille mortelle,
Seroit d'avoir, entre vous deux,
Telle que je la vois, une place éternelle.

En attendant mon passe-port,
De lui, pour t'amuser, daigne apprendre mon sort.
Qu'il te dise comment, malgré les vents contraires,
Ma barque enfin surgit au port;
Tu fus sensible à mes miseres,
Tu le seras à mon bonheur.
Apprends donc par sa bouche et la grace et l'honneur
Que m'ont fait, à la fois, ses illustres confreres,
Et leur auguste Protecteur.
Mais du banquet divin reprenons les délices.
Serrez-vous. Place, place à tous ces ex-Seigneurs,
Qui de notre Théatre ont passé les coulisses;
Tous Guerriers distingués, ou fins Ambassadeurs,
Tous des Ajax, ou des Ulisses.

---

(1) Plante qu'on faisoit croître anciennement auprès des tombeaux, dans la persuasion où l'on étoit que les mânes s'en nourrissoient.

Ceux-ci n'enviant plus du pas les vains honneurs,
Mais ayant oublié, sous des astres meilleurs,
Et l'Espagne et le Nord, et Vienne et l'Angleterre,
Sans autre affaire que les leurs,
Que le repos et ses douceurs,
L'esprit libre, le front couronné de lierre,
Tels enfin qu'autrefois, quand la saison des fleurs
Et l'oranger, hors de sa serre,
Avoient à peine reverdi
Tes bois, ton parc et ton parterre,
On les voyoit, rasant les plaines de Bondi,
Chez toi voler, vers le midi,
Des extrémités de la terre.
Ta main, ta noble main, d'un jet preste et hardi,
A la ronde, a versé le nectar, à plein verre.
Quelqu'un s'écrie : « Au sage Seneterre ! »
Les conviés ont applaudi,
Et des cristaux en l'air le bloc est arrondi.
Survient du monde. On se resserre....
« Au bon pere Bacha Méhémet Efendi !
» Au Duc, à Milord, à Czar-Pierre,
» A Charles d'Armagnac, homme et Prince excellent,
» Jadis fier et brave à la guerre,
» Autant qu'en paix doux et galant. »
A son nom, de nectar une cruche est sablée;
Et l'on en va sabler une autre que voilà.
La délicieuse assemblée,
(Que n'en suis-je encore !) où déja,
Par aucun contre-tems la fête n'est troublée !
Tous sereins, lumineux, satisfaits et rians !

D'inquiétudes, pas la moindre !
Seulement quelquefois ils sont impatiens
De revoir leurs amis, qui sont si peu friands
Du bonheur d'aller les rejoindre
Qu'à tous nos Médecins sans cesse ils se font voir.
Tant mieux, tant mieux, leur dit Procope ;
Que de-là naisse votre espoir.
Qui mieux que moi doit le savoir ?
Dès que chez ces Messieurs la Faculté galoppe,
Vous allez bientôt les ravoir.
Devant le grand Chirac on rit d'un trait si libre.
Ne tient-il qu'à cela ? Vous n'avez qu'à vouloir ;
J'en ai mille en mon sac, au moins, de ce calibre,
Qui même pourroient mieux valoir.
Bonnes gens ! laissez-moi, de grace, être des vôtres ;
Et tant défunts soyiez-vous,
Je vous ferai voir à tous
Qu'un vivant en vaut bien d'autres !...
Est-ce ici la langue du lieu ?
Non, je détonne. Où suis-je ? Ah ! l'illusion cesse !
Je revois nos Cieux ; le jour baisse :
Tout disparoît. Cher Comte, adieu.
Oh ! comme tout s'en va, tout s'éclipse et tout passe !
Quelle différence, grand Dieu !
Je me sentois tout de feu,
Et je me sens tout de glace !
Mais je m'en étonne peu.
Hélas ! je te parlois, te voyois face à face !
Tout le cœur en étoit : l'esprit avoit beau jeu ;
Et je vais faire une Préface !

# PRÉFACE DE L'ÉDITION DE 1758.

A L'AMOUR près, qu'il a fallu faire entrer dans mon sujet, pour me conformer à l'usage bien ou mal établi sur nos Théatres; tout est ici très-exactement tiré de *l'Histoire des Révolutions de Suede*, publiée par M. l'abbé de Vertot, l'un des Ecrivains de nos jours qui, pour l'étendue des lumieres, la solidité du jugement, les graces de l'esprit, et la noble simplicité du style, a le mieux mérité de tenir, parmi nous, la plume historique.

Ainsi le caractere du barbare Christierne, celui du vertueux Frédéric, et celui du grand Gustave, l'emprisonnement de ce dernier contre le droit des gens, son évasion long-tems après les malheurs de sa Patrie mise à feu et à sang à la faveur de sa détention, sa fuite, et ses pénibles épreuves au fond des déserts glacés de la Dalécarlie, sa marche contre l'usurpateur avec une poignée de Sauvages que, dans sa misere, il avoit su gagner, aguerrir et discipliner, sa tête mise à prix, *la menace de faire expirer devant lui sa mere, dans les plus cruels tourmens, s'il ne mettoit bas les armes,* (1) son combat sur la glace, sa pleine victoire suivie de son couronnement à Stockolm, et de celui du Prince Frédéric en

(1) Scene troisieme du cinquieme acte.

Danemarck ; enfin la catastrophe de Christierne, détrôné, abhorré et chassé de toutes parts : tous ces événemens répandus, les uns dans les expositions, les autres dans l'action de cette Piece, sont puisés immédiatement à la source que j'indique.

Que ce détail serve de réponse en général à tous ceux qui m'ont reproché le romanesque, et que l'article de *la mere menacée d'une mort cruelle aux yeux de son fils, s'il ne mettoit bas les armes,* serve en particulier à redresser l'auteur des feuilles qui nous venoient de Londres, en 1733, sous ce titre connu : le *Pour et Contre*, ouvrage périodique d'un goût tout nouveau, par l'Auteur (1) des *Mémoires d'un Homme de qualité.*

Cet Auteur, de Romancier devenu subitement critique et Journaliste, me traite sans aucun ménagement, vol. 1, n°. 6, pag. 134. Non content d'attribuer tout l'honneur du succès de ma Piece aux talens éminens de nos Acteurs tragiques, et de pousser la froide et mordante hyperbole jusqu'à dire : *qu'on soupçonnoit les Comédiens de l'avoir eux-mêmes fait imprimer, pour donner une juste opinion de leur habileté à ceux qui viendroient à la lire après avoir appris les applaudissemens qu'elle a reçus ;* il veut encore me dépouiller impitoyablement du peu qui pourroit après cela me revenir de ma misérable part d'Auteur ; il se plaint que je l'ai dépouillé lui-même. A propos de quelques personnages qui lui ont paru de trop dans la Piece, il me dénonce comme son plagiaire, en s'écriant : *quel besoin de la mere de Gus-*

(1) L'Abbé Prévôt.

*tave, si ce n'est pour avoir occasion de prendre le sujet d'une scene intéressante dans le quatrieme tome des Mémoires d'un Homme de qualité!* Sur quoi, en vrai Paon, jaloux d'une de ses plus belles plumes, et qui veut l'arracher à la prétendue Corneille, il renvoie à cette note, au bas de la page: *Dona Pastrino tient le poignard suspendu sur le sein de Dona Diana de Velez.*

Je voudrois bien, pour l'amour du Lecteur, du Journaliste et de moi-même, m'être pu dispenser de cette petite discussion polémique qui, peut-être, ne sera gueres amusante pour tous les trois. Mais on doit, je crois, réponse publique, malgré qu'on en ait, à toute imputation publique; et sur-tout lorsqu'elle existe, comme celle-ci, dans des écrits aussi dignes de passer à la postérité, que le sont ceux de l'Auteur des *Mémoires d'un Homme de qualité*, et de *Manon Lescot*.

Ce que je vois d'un peu plus fâcheux encore pour ce célebre Auteur, aussi bien que pour moi qui suis son partisan, et qui voudrois n'avoir qu'à le faire admirer en tout, c'est qu'en me forçant de me justifier, il me réduit à la nécessité de l'accuser et de le convaincre lui-même du propre plagiat qu'il me suppose.

En effet, le sujet de cette scene intéressante qu'il revendique si hautement, où l'ai-je trouvé? où l'ai-je pris? où naturellement je le devois trouver, où j'avois tout droit de le prendre; dans *l'histoire des Révolutions de Suede*, c'est-à-dire dans l'histoire même de mon Héros qui y est comprise. Remarquons ensuite que cet ouvrage, si connu et si digne de l'être, est fort antérieur aux *Mémoires d'un Homme de qualité*; et delà nous con-

cluerons que c'est sur l'Auteur de ces Mémoires, non sur moi, que retombe à plomb et que demeure imprimée la tache du Plagiat; car ainsi s'appellera toujours, et avec raison, sur le compte du Romancier, ce qui sur celui du Poëte Dramatique, ne sera jamais qualifié que de louable exactitude, et d'heureuse fidélité.

L'histoire est ici ma source unique, authentique et légitime. Plus j'y prends, plus je suis en regle. Jettons les yeux sur les préfaces de Corneille et de Racine. Nous y verrons que moins ces grands maîtres ont substitué du leur dans un sujet pris de l'Historien, plus ils s'en sont félicités. L'émotion effectivement naît plutôt du vrai que du faux. Plus donc le plan d'une Tragédie est travaillé sur l'historique, mieux il est conçu; et tout épisode imaginé alors pour être lié au fait principal, n'est jamais qu'une machine auxiliaire qu'on tolere, en faveur ou de la sécheresse du fond, ou du goût particulier de notre Théatre. Mon Sujet, dans sa source, se trouvant donc heureusement enrichi d'un incident aussi pathétique que celui *d'une mere menacée de mort aux yeux de son fils victorieux, s'il ne met bas les armes*, n'eussai-je pas été bien mal habile, bien mal instruit de mes droits et de mes avantages, si j'eusse fait scrupule d'en user, parce que j'aurois su qu'un autre se les seroit injustement appropriés? Etoit-ce à lui de les réclamer et de m'en faire un sujet de reproche, comme s'il ne savoit pas, ainsi que je viens de le dire, qu'autant le Poëte dramatique a bonne grace de suivre l'histoire pas à pas, autant il sied mal au Romancier de ne

pas s'en écarter, le plus qu'il peut, afin de ne devoir qu'à soi seul le mérite d'un ouvrage qui n'en a gueres d'autre que celui de l'invention ?

Figurons nous, à ce propos, l'Histoire et le Roman sous l'image de deux puissances voisines, entre lesquelles un plus haut Souverain de qui elles dépendent, et qui est le bon sens, a posé de fortes barrieres. Oser les franchir de part ou d'autre, c'est blesser la suprême autorité qui marqua les bornes. Au Roman, fut assigné le pays spacieux des fictions; à l'Histoire, le cercle étroit, mais précieux des vérités. Que sur l'aile de l'imagination, le Roman chargé seulement du joug léger des vraisemblances, se joue et se donne carriere à son gré, dans l'étendue immense de son territoire presque illimité; il le peut. Chacun est maître chez soi. Mais qu'avec de si vastes possessions, il s'avise encore d'empiéter sur le domaine de l'Histoire, et se veuille accommoder de quelques raretés agréables que la vérité y aura mises en dépôt; c'est une invasion manifeste, un renversement de police littéraire, et c'est de plus une marque d'aridité qui ne tourne à rien moins qu'à la gloire du génie de l'usurpateur. Voilà précisément le fait sur lequel je prends l'Auteur des *Mémoires d'un Homme de qualité*. Aussi se trouva-t-il réduit, lui-même, à la défensive, lorsqu'à notre premiere entrevue devant ses Juges et les miens, je déduisis mes griefs, et lui exposai ses torts. Il crut se bien dégager de ce mauvais pas, en assurant qu'il n'avoit point lu les Révolutions de Vertot, dont je lui parlois. J'en pouvois douter; j'aimai mieux rétorquer. *Eh! qui vous dit, Monsieur, que*

*jamais j'aie lu non plus vos Mémoires, ni jamais ouï parler de vos Dames de Velez et de Pastrino*? Tout suspect qu'un pareil argument dût être à un Ecrivain si généralement lu, il jugea à propos de s'y rendre; et la dispute en resta là. J'en fus bien aise: car avec le droit qu'on a de pousser, plus que moins, quelqu'un qui nous attaque de gaieté de cœur, je n'aurois pas résisté à la demangeaison de l'embarrasser bien davantage, en lui faisant voir, mot à mot, aux noms près, le sujet de cette scene si fort à lui, imaginé depuis plus de cent ans, par la Calprenede. Eût-il dit encore qu'il ne l'avoit pas lu? un Romancier, un Historien, un Critique universel n'auroit lu Histoire, ni Roman! cela seroit aussi trop singulier. Qu'il me soit donc permis de finir ma petite apologie, comme la Fontaine a commmencé une de ses Fables:

« Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
» Qui souvent s'engeigne, lui-même. » (1)

Ou plutôt servons-nous des propres termes dont se sert mon Critique dans son *Pour et Contre*, vol. 2, n°. 26, pag. 264, ou, se faisant justice à lui-même au sujet d'une faute qu'il avoit bonnement cru découvrir dans Juvénal, il dit, après avoir reconnu sagement qu'il s'étoit mépris: *C'est ainsi qu'un jugement précipité nous fait quelquefois mettre nos propres erreurs sur le compte d'autrui.*

Je serai avec lui de meilleure composition sur la propriété des honneurs du premier succès. Il la décerne

(1) *La Grenouille et le Rat, Fable XI* du IVe. Livre.

aux Comédiens : je la leur abandonne. Le plus ou le moins d'habileté dans les Acteurs influe, en effet, presque toujours sur le sort des nouveautés. C'est une vérité dont j'ai trop profité et trop souffert, pour ne pas l'attester, et pour n'en pas convenir avec qui le voudra. Oui, sans doute; l'Acteur est alors un de nos principaux mobiles, quand sur-tout nous n'avons pas le don, ni les facultés nécessaires pour présider également aux répétitions et aux premieres représentations ; pour donner le ton, d'abord aux Acteurs, ensuite aux Spectateurs, et puis à tous les Journalistes ; pour savoir, enfin, à toute sorte de prix, tant par nous-mêmes que par nos dévoués, prévenir, captiver, violenter, harceler, acheter même, s'il le faut, les suffrages quels qu'ils soient, de poids ou non, pourvu qu'ils soient bruyans ou nombreux, dût la Piece, de dessus le Théatre où elle viendroit de triompher, aller échouer sous la presse, et grêler le Libraire, après avoir un peu refait le Comédien. Oui, encore une fois, tout Auteur qui se sera produit sur la scene, sans de si belles précautions, tout Auteur, dis-je, honnêtement jaloux de ne réussir que par les bonnes voies, ne pourra gueres y parvenir d'emblée, qu'à la faveur des talens du Comédien ; et s'il en sort à son honneur, sa cause alors, fût-elle aussi bonne par elle-même que la mienne au fond peut-être étoit douteuse, il doit leur en attribuer le gain pour la meilleure partie, ou c'est un présomptueux, et, qui pis est même, un ingrat.

Où le succès commence à nous devenir un peu plus propre, c'est aux diverses reprises, et quand,

après la retraite des premiers Acteurs, la Piece remise au Théatre, produit toujours le même effet entre les différentes mains de ceux qui les remplacent. Alors la critique qui fut si vive et si prématurée, soutiendra-t-elle encore que l'Auteur n'y est pas pour quelque chose ? Ce seroit en vouloir trop aussi à l'amour-propre de son prochain, en bien craindre les égaremens, et pousser étrangement loin le charitable soin de les réprimer ! Que ce beau zele se tranquillise sur mon compte, en s'assurant que je ne suis pas plus enflé du succès théatral qui a continué, que je le fus de celui qui l'annonça : or celui-ci ne me tourna pas la tête le moins du monde. Étois-je à savoir que rien n'est moins décisif que le sort heureux ou malheureux d'une Piece dans sa nouveauté ? que l'un n'est souvent qu'un beau Ciel d'un instant, comme l'autre qu'un orage passager ? que se targuer de celui-là n'est pas plus raisonnable que se laisser abattre de celui-ci ? que tous les deux enfin ne peuvent plus être un titre pour ou contre nous, depuis tant de bévues authentiques et scandaleuses qui ont disgracié des chef-d'œuvres, et couronné les plus misérables Pieces à leur naissance ? Je ne fus donc pas assez enorgueilli du premier accueil fait à *Gustave* pour avoir eu besoin que l'Auteur du *Pour et Contre* se mît si fort en peine de me rappeller à mon néant, puisque même encore aujourd'hui, quand je serois assez peu sensé pour me laisser éblouir du bonheur constant des reprises, et pour m'oser prévaloir d'un titre si foible, je serois toujours forcé de redescendre bientôt à ma place,

aux cris humilians de la plupart de mes Lecteurs, juges séveres, mais éclairés, à qui rien n'impose, et qui, non sans grande apparence de raison, n'attribuent la bonne fortune de cette Tragédie qu'à l'un des défauts qu'ils lui reprochent ; je veux dire à la multiplicité des événemens.

Ce même Censeur, entre autres, si zélé pour la gloire des Comédiens, aux dépens de la mienne, n'a garde d'échapper une si belle occasion de me rabaisser à leur avantage. *Il faut bien*, dit-il, dans le même endroit que j'ai cité, *il faut bien que leur art soit sans égal, puisqu'ils ont fait recevoir sous le nom de Tragédie une multitude de faits entassés qui pourroient composer un Roman de cinq volumes.* Avoir fait recevoir comme de beaux Romans une multitude de noires aventures entassées en douze ou quinze volumes qui ne pourroient composer une seule Tragédie raisonnable, est-ce donc, à son avis, un art moins étonnant? Je ne m'en tiendrai pas à la récrimination : je tâcherai de répondre un peu plus solidement à cette critique si rebattue.

Je n'ignorois pas le mot d'Horace :

*In vitium ducit culpæ fuga.*

Voulant fuir une faute, on tombe en de plus grandes.

Mais soit que je ne l'eusse pas assez devant les yeux, soit que je ne fusse pas dans le cas de pouvoir en profiter comme eût fait un meilleur Artiste que moi, j'avoue que la trop grande envie d'éviter *Charibde* me fit donner à pleines voiles dans les gouffres de *Scylla*. Je venois de me trouver si mal de la simplicité du sujet

sujet de *Callisthene*, que, par une espece d'horreur du vuide, si j'ose m'exprimer ainsi, je laissai l'esprit s'emparer de tous les remplissages que lui présenta l'imagination, tant que le jugement crut n'y rien voir qui donnât la moindre atteinte aux trois unités principales.

Je ne dissimule pas, comme on voit, et je prétends encore moins excuser absolument ce défaut si sensible dans ma Piece. Je pense là-dessus comme tout autre, et comme invite à perser le plus simple raisonnement, sans le secours des Poétiques. Rien n'est mieux, sans doute, que de savoir, avec un sujet simple, entretenir pendant le cours de cinq actes, l'attention du Spectateur dans toute sa vivacité, sans autre magie que celle du flux et du reflux des passions embellies de cette élégance et sage et continue dont fut doué l'unique et l'inimitable Racine. Quiconque y parviendra, méritera toujours infiniment plus que celui qui bondissant, pour ainsi dire, d'incidens en incidens, se tire enfin d'affaire, moins par la fertilité de son propre fonds, que par celle d'un sujet aussi fourni que celui-ci. Mais ne puis-je pas dire aussi comme le Menesthée de Virgile, dans la course navale, si bien dépeinte au cinquieme Livre de l'Énéïde :

*Non jam prima peto Mnestheus, neque vincere certo.*
*( Quamquam ô ) sed superent, quibus hoc, Neptune, dedisti.*
*Extremos pudeat rediisse.*

Songeons toujours qu'il n'est ici question que de jeux

d'esprit et d'ouvrages de pur agrément. Désespérer, dans une pareille carriere, de mériter le premier prix, est-ce donc une raison pour se devoir interdire l'effort d'aspirer au second ? S'être ensuite assez approché du but pour avoir atteint le bonheur de plaire, est-ce être tombé dans le cas d'une témérité malheureuse ? Non, certainement, un pareil échelon monté n'est pas, je crois, tout-à-fait un faux pas ; et si plaire est trop dire, et qu'il ne faille ici nommer, en langage de Préface, la satisfaction du Public qu'une pure indulgence, la reconnoissance, en tout cas, ne m'engage pas moins que mon intérêt propre à justifier, du mieux que je pourrai, la bonté de mes juges ; et cet intérêt propre qui m'éclaire me laisse entrevoir quelque jour à pouvoir y réussir. Essayons.

La multiplicité des événemens, sans contredit, est inexcusable quand elle affoiblit, qu'elle exténue et qu'elle absorbe l'intérêt principal, quand elle est mal amenée, mal tissue et mal débrouillée. Les objets se dispersent alors et se croisent ; l'attention du Spectateur se divise avec ces objets ; et l'esprit, les suivant quelque tems avec contention, se relâche enfin, s'embarrasse et se perd dans le labyrinthe. Dès-lors l'ouvrage n'amuse plus ; il égare, il fatigue, et, par cela même, il cesse d'être un ouvrage d'agrément. Ce n'est plus pour les Spectateurs qu'une étude vaine et qu'un vrai casse-tête, ou, si l'on veut, qu'un terrain désordonné qui, pour vouloir trop affecter les Amateurs par le nombre et la variété des compartimens, ne laisse reposer la vue nulle part, et ne

forme dans sa totalité qu'un ensemble confus, inégal et raboteux, qu'un objet par conséquent très-désagréable.

Mais si, au contraire, tous ces événemens procedent sans peine les uns des autres, et se succedent par une progression immédiate, s'ils s'entrelassent et se démêlent avec ordre et sans embarras, si toujours subordonnés à l'action principale ils ne font, en conduisant à la catastrophe, que la suspendre agréablement, si ce ne sont enfin que des points de lumiere très-vifs et très-distincts qui, sur le chemin, arrêtent le regard sans le trop fixer, et sans faire perdre de vue le centre essentiel et lumineux où ils doivent tous aboutir et s'éteindre; reprocher l'abondance alors, je le crois pouvoir dire, c'est mauvaise humeur, peut-être mauvaise foi : dirai-je même ingratitude? puisque c'est dans un repas d'appareil et bien arrangé se plaindre de la quantité des services et de la variété des mets, jusqu'à faire une querelle sérieuse à celui qui traite, d'avoir voulu trop bien régaler les conviés.

Or, pour faire voir comme les événemens se produisent ici, s'enchaînent et se développent naturellement et sans confusion, je vais, en joignant à l'historique par où j'ai débuté, ce qu'exigeoit de moi l'usage du Théatre François, je vais, dis-je, dans le moins d'espace que je pourrai, dévider ici tout le fil de ma Fable, et conduire ce fil d'un bout à l'autre, précisément et localement, comme il se trouve étendu dans le cours du Poëme.

A la vérité, j'ôte par là un peu du plaisir de la

surprise à ceux qui, lisant cette Préface, n'auroient encore ni vu, ni lu la Piece. Mais peut-être aussi n'auront-ils voulu ni la voir, ni la lire que par une prévention fondée sur le rapport des feuilles périodiques du tems; et cette analyse alors pourra les en guérir, ou les encourager du moins à juger des choses par eux-mêmes. Combien de meilleurs Ouvrages, en tous genres, ont souffert et souffrent encore du dégoût qu'en ont inspiré d'avance, à des curieux nonchalans, ces sortes d'arrêts épistolaires que dictoient à la hâte l'ignorance, l'erreur et la partialité? Ne doutons pas même qu'ils n'aient fait tomber la plume des mains à plus d'un bon Écrivain, dont la juste délicatesse se sera révoltée vis-à-vis d'un pareil désagrément; car enfin c'étoit avoir à passer par une espece d'insulte, avant que d'en être au vrai péril, et se voir déja, pour ainsi dire, à moitié proscrit, en arrivant au pied du seul tribunal où l'on doit commencer à tout craindre. Ayant donc essuyé cet échec, je ne m'en puis relever que par un extrait, qui sans cette raison seroit aussi déplacé qu'inusité dans une Préface.

Déployons d'abord l'avant-scene, c'est-à-dire la matiere des expositions.

## FABLE DE L'AVANT-SCENE.

Adélaïde, fille de Sténon, Prince et Administrateur de Suede, avoit été, dès l'enfance, engagée par son pere à Gustave, à qui elle demeuroit attachée par

l'inclination la plus tendre. A la mort de Sténon, quand cet amant étoit devenu la ressource unique de sa Princesse, et le dernier défenseur de la liberté des Suédois, il se trouvoit malheureusement détenu prisonnier à Copenhague contre le droit des gens, par les ordres de Christierne, Roi de Danemarck et de Norvége, surnommé pour ses cruautés, le Néron du Nord. Cependant celui-ci, à la faveur d'un avantage si mal acquis, s'étant avancé, sans obstacle, jusqu'au pied des murs de Stockolm, avoit pris la Ville d'assaut, et y avoit commis toutes les cruautés d'un vainqueur de son caractere. Entre autres violences, en haine et de Gustave et de la mémoire de Sténon, il avoit fait emprisonner Adélaïde, sans daigner seulement la voir, ni l'entendre. Il avoit aussi fait enfermer avec elle, sans qu'il s'en doutât, et à titre de simple suivante, Léonor, mere de Gustave, laquelle passoit pour avoir péri dans le massacre général. Quelque tems après, des raisons d'État avoient engagé Christierne qui étoit marié et sans enfans, à conclure, contre son gré, le mariage de sa prisonniere, avec Frédéric, héritier présomptif de ses deux couronnes. Ce Prince vivement épris des charmes d'Adélaïde, mais aussi vertueux que Christierne l'étoit peu, non-seulement avoit eu la grandeur d'ame de sacrifier son bonheur au repos de cette amante infortunée, mais poussoit encore la magnanimité jusqu'à justifier, jusqu'à solliciter même auprès du tyran les délais qu'elle demandoit, jusqu'à flatter enfin l'espérance, assez mal fondée, qu'elle conservoit toujours de revoir bientôt son libé-

rateur. Aussi Christierne également impatienté et des égards de l'un et des retardemens de l'autre, avoit cru se mieux faire obéir, en portant lui-même ses ordres à la Princesse. Il l'avoit donc vue, et de ce moment en étoit devenu éperdument amoureux. Dès-lors, occupé du soin de satisfaire à sa passion effrénée, en prenant la place de Frédéric, et ne se faisant pas une affaire, quand il en seroit tems, d'en agir avec lui, sans aucune mesure, il avoit songé d'abord à se débarrasser de la Reine par un divorce; et dans le même tems, pour ôter à la Princesse un reste d'espérance nuisible à ses desseins secrets, il avoit mis à prix la tête du rival aimé, la tête de Gustave, dont les armes victorieuses ne l'alarmoient déja que trop; car ce Prince qui, de son côté, ne s'étoit pas endormi, ayant enfin trompé la vigilance de ses gardes, et ramassé quelques troupes, venoit à grandes journées venger et délivrer sa Princesse et sa Patrie. Son armée n'étoit pas loin de Stockolm; et, d'intelligence avec un parti considérable qu'il s'y étoit fait, il tenoit embusquée aux portes de la Ville l'élite de ses troupes, prête à fondre au premier signal. Mais, au moment d'un triomphe qu'il regardoit comme assuré, craignant, non sans raison, que son ennemi réduit au désespoir, ne le privât du fruit de sa victoire, en attentant, dans sa rage, à la personne d'Adélaïde, il avoit, devant tout, formé le hardi projet de l'enlever, et ne s'étoit reposé de l'exécution que sur lui-même. C'est où les choses en sont quand la toile se leve, et que Christierne en raconte une

partie, flatté des deux plus agréables nouvelles qu'il pouvoit recevoir; l'une vraie, c'étoit la mort de la Reine; l'autre fausse, c'étoit la mort de Gustave.

## FABLE DE LA PIECE.

Gustave donc, qui s'est fait devancer du bruit de sa mort, et de qui la personne est (1) inconnue à Christierne, s'annonce et se présente à lui comme un guerrier qui, dans un combat singulier, vient de le défaire de l'ennemi dont il avoit mis la tête à prix. Il répond d'une maniere précise à toutes les questions qu'on lui fait, et rejette fiérement ce prix, en noble et zélé citoyen qui n'avoit eu en vue que sa propre gloire, le repos de son maître et celui de sa Patrie. L'honneur seul ayant donc été son motif, il ne veut, pour toute récompense, que le dégagement d'une parole qu'il a cru pouvoir donner à son adversaire expirant. C'est de remettre à la Princesse, en main propre,

---

(1) CASIMIR.

Et ne craignez-vous pas, Seigneur, en vous montrant,
D'un tyran soupçonneux le regard pénétrant?

GUSTAVE.

Non. Lorsque le barbare usa de violence,
Son ordre m'épargna l'horreur de sa présence;
Et rendu par le tems, méconnoissable aux miens,
Je puis me présenter sans risque aux yeux des siens.

Acte deuxieme, scene troisieme.

un billet où cet amant malheureux, en lui faisant ses derniers adieux, lui conseille de céder au tems. Christierne reconnoît l'écriture; et ne voyant rien dans le billet qui ne lui fasse desirer que la Prinsesse le voie, il accorde à l'inconnu l'entrevue qu'il demande. Gustave a donc un tête-à-tête avec Adélaïde. Il l'instruit du bon état des affaires et du projet de son enlévement. Elle lui apprend qu'il en est un plus essentiel et plus difficile encore à tenter; c'est celui de sa mere, qu'il croyoit avoir perdue, et qui non-seulement est vivante, mais qui, de plus, sur le bruit de la mort de son fils (sa douleur l'ayant trahie et fait reconnoître), venoit d'être mise dans les fers, où, d'un instant à l'autre, elle est en danger du dernier supplice. Il s'agit donc de s'assurer, avant tout, d'un si précieux ôtage. Adélaïde s'y emploie vivement la premiere, en faisant agir Frédéric, qui demande, en effet, à Christierne la liberté de Léonor; mais avec tant de hauteur, et si peu de succès, que déja désagréable et suspect au tyran, il perd la sienne lui-même et se voit arrêté. Gustave, de sa part, comme on peut croire, ne se remue pas moins avec toute l'ardeur que son devoir exige. Mais ses mesures, qui jusques-là n'avoient été prises que pour le salut de la Princesse, étant ici doublement précipitées, ne sauroient être bien justes : aussi se réduisent-elles à tenter un peu brusquement, au poids de l'or, la fidélité des Gardes; et, par un hasard que le plus sage eût pu ne pas prévoir, non-seulement les Gardes se trouvent incorruptibles, mais, qui pis est, ils fei-

gnent de ne le pas être. Ce dernier contre-tems fait tomber Gustave dans le plus funeste piége qu'on puisse appréhender pour lui. Trop plein de confiance, il est trahi, saisi, chargé de fers et conduit à Christierne. Il est reconnu pour Gustave, au transport douloureux de sa mere, devant qui, sur de fotts soupçons, le tyran le fait paroître exprès en cet état. Il est envoyé tout de suite à l'échafaud. N'y ayant donc plus rien à ménager, sa faction leve l'étendard. On l'arrache des mains de ceux qui le menent à la mort. Le signal se donne, ses troupes se montrent; et, suivi d'elles, il revient et rentre au Palais. Christierne n'y étoit plus. Comme le plus foible, à la premiere nouvelle de ce tumulte il avoit fui; et, emmenant avec lui la Princesse, il tâchoit de regagner sa flotte, où ses fideles serviteurs avoient eu la précaution de transférer, par avance, et Frédéric et Léonor. Gustave le poursuit et l'atteint, qu'il n'étoit encore que sur la partie des eaux glacées qui séparent la côte et la rade. Après un combat rare, opiniâtre et sanglant, il arrache Adélaïde au ravisseur, et le laisse échapper, ignorant malheureusement que Léonor demeuroit en son pouvoir. Il ne l'apprend qu'au moment que de retour au Palais on lui propose, de la part du tyran, l'horrible alternative, ou de la voir poignarder sur le tillac, ou de livrer la Princesse. L'heure qu'on lui laisse pour se résoudre suffit aux Danois pour faire éclater sur la flotte une conspiration, formée de longue main, en faveur de Frédéric. Il en est fait assez de mention dans le cours de la Piece pour que ce dernier incident qui dénoue ne soit pas une

pure machine. Ainsi Frédéric, de la captivité, remonte sur un trône que son peu de goût pour la souveraineté lui avoit fait céder à Christierne. En Roi digne de l'être, en rival généreux, il signale son avénement par renvoyer la mere au fils, et, avec elle, leur ennemi commun chargé des fers dont ils sortoient tous les trois. Gustave se venge, mais en Héros. Il laisse la vie avec la liberté à Christierne, et le fait embarquer à l'"instant pour aller traîner l'une et l'autre où l'on voudra bien qu'il en jouisse. La tendresse et la valeur couronnées, couronnent, à leur tour, l'heureux dénouement.

Que voit-on là d'obscur, de vague, de forcé, et qui ne tienne intimement à l'intérêt principal? Tout n'y est-il pas clair, naturel, préparé, conduit, et dans le degré de vraisemblance qu'on peut raisonnablement exiger des Pieces de Théatre? La simplicité resserre, il est vrai, le plan de *Callisthene* en une seule page; et la multiplicité en fait occuper ici six ou sept à celui de *Gustave*. Si leur différence est grande à cet égard, celle de leur sort ne le fut pas moins. *Callisthene* est tombé; *Gustave* a réussi. Peut-être aussi ni l'un, ni l'autre n'eut-il ce qu'il mérita; je suis fondé, du moins, à le croire sur ce que le premier, dans sa disgrace, a trouvé des apologies jusques sous la plume de feu M. l'Abbé D.. F....., (1) et sur les levres de M. de V....., (2) deux priseurs compétens, et qui ne penchoient pour moi rien moins que vers

(1) Des Fontaines.

(2) Voltaire.

la flatterie ; au lieu que ces mêmes apologistes se sont tus sur *Gustave*, et que mes autres confreres les Auteurs ne m'ont jamais félicité de sa chance, que de ce ton dont à la Cour on se félicite les uns les autres des graces du maître. Je m'en tiens donc au bon ton, à celui dont mes deux illustres défenseurs se servirent en faveur de l'infortuné *Callisthene* ; je m'endors sur leur généreuse protection, et les en remercie. Quant au trop heureux *Gustave*, de quelque façon qu'ils en aient pensé eux et les mécontens, tous conviendront, au moins, d'une chose avec moi, comme, de ma part, je suis tout prêt de convenir d'une autre avec eux. Ils ne me nieront pas que si le Public l'a injustement favorisé, c'est de ces injustices qu'un Auteur lui pardonne aisément ; et moi, de mon côté, je ne suis point homme non plus à disconvenir que ce ne sont pas là de ces lauriers si bien plantés, ni si verdoyans, que le Poëte ait lieu de se reposer fort tranquillement à leur ombre.

De tant d'événemens, en effet, rassemblés les uns proche des autres, il ne pouvoit manquer de jaillir une gerbe de ces traits lumineux, appellés par les Néologues, *coups de Théatre* ; légers phénomenes, jolis éclairs toujours les très-bien venus et revenus sur le moderne horizon de nos Parterres ; coups d'autant plus sûrs ici de leur effet dans la nouveauté, qu'ils étoient frappés de la main habile, animés du feu séduisant et soutenus de la figure intéressante d'un des plus brillans Acteurs (1) qui, depuis Baron, aient

(1) M. Dufresne.

joint sur le Théatre les finesses de l'art aux dons de la nature. Rapporter le succès en partie à la facilité de satisfaire au goût dominant, en partie au talent de l'Acteur, c'est, je crois, apprécier la Piece, à-peu-près, ce que ceux qui la rabaissent le plus veulent bien qu'elle vaille. Ils doivent être contens; et ce seroit donc à moi de terminer sagement ici ma Préface, qui, de même que les autres, n'est déja que trop longue. Mais, le dirai-je, à ma honte? Nature pâtit. J'ai beau faire le modeste, l'être même, si l'on veut, autant qu'il me convient de l'être,

« Je me sens, en dedans, remuer une bile
» Qui veut me conseiller une action virile. » (1)

Je ne sais quelle mutinerie intestine m'excite, en dépit de moi-même, à faire valoir quelques droits fondés sur vingt années de possession. Peut-être n'est-ce qu'une suggestion de ce démon subtil si connu sous le nom d'amour-propre, contre qui j'entends nos sages du tems se déchaîner sans cesse, qui, s'il faut les en croire, habite chez tel qui s'en doute le moins; et qui, dit-on, possede surtout ces déclamateurs, eux-mêmes, plus que nul autre. Seroit-ce lui qui parleroit en moi? Je ne sais; mais, traîtresse ou non, cette voix secrette est bien forte et bien attrayante! Elle me crie que la défense est du droit naturel. Passe pour cela; mais il ne tient pas à

(1) Moliere, *Cocu imaginaire*.

elle

elle de me faire encore accroire que j'ai réponse à tout, et c'est de quoi je ne suis pas trop sûr.

D'abord, à l'ouir, la multiplicité telle que je l'ai définie plus haut, renfermée avec clarté et précision dans l'unité d'intrigue, devroit bien (du moins quant à la difficulté surmontée) aller de pair en mérite avec la simplicité soutenue du charme seul de l'élégance et de l'harmonie. Est-il donc moins difficile, dit-elle, d'arranger des faits que des mots? Mais je me défie de tous ces petits raisonnemens intéressés, et je leur ferme à jamais l'oreille. Ce que j'ai dit, j'y persiste. Que le premier prix demeure au beau simple, dussent en conséquence *Héraclius* et *Rodogune* être effacés par la *Bérénice* de Racine. Le grand Corneille toutefois sembloit être du premier sentiment, quand il disoit: *Je donnerai bientôt ma Piece; je n'ai plus que les vers à faire.* Mais son illustre rival a-t-il parlé de même? J'en doute fort. Ses vers sont trop châtiés et trop corrects pour n'avoir pas été l'ouvrage du tems; et ce qui nous coûte le plus est, d'ordinaire, ce que nous croyons qui vaut le mieux. Écoutons le plus fameux de nos versificateurs, dans sa Préface de *Mariamne*: *Douter*, selon lui, *que les vers soient la premiere partie d'une Piece de Théatre, c'est une erreur grossiere.* Sganarelle à tout cela répondroit peut-être d'un côté: *Monsieur Josse, vous êtes Orfévre*; et de l'autre: *Vous, Monsieur Guillaume, vous vendez des tapisseries.* Pour moi, je laisse là-dessus, à demi mot, mon Lecteur intelligent. Qu'il décide, en effet,

dans lequel des deux, ou d'un plan habilement compliqué, ou d'un amas de beaux vers se trouve le plus de difficultés à vaincre, et de laquelle de ces deux sortes de difficultés vaincues le Théatre tire un meilleur parti. Cependant abandonnons une bonne fois cette multiplicité sur laquelle je ne me suis que trop étendu pour si peu conclure, et tâchons de répondre plus nettement à d'autres objections que me firent un jour, à la sortie de table, nombre de jeunes illuminés qui croyoient représenter le Théatre, le Parterre, les loges et les cabinets. Effectivement j'ai retrouvé leurs discours en plus d'une bouche.

« A quoi pense, me disoit d'abord un Marquis, tant soit peu Militaire et lettré, à quoi pense votre Christierne de ne pas débuter avec celui qui lui apporte la tête de Gustave par se la faire montrer sur le champ ? C'est, du moins, ce que tout autre eût fait à sa place. Cela n'est pas douteux. Un tyran qui sait son métier, pouvoit-il y manquer, et s'en reposer, de bonne foi, comme celui-ci, sur la parole d'un inconnu ? On conçoit bien vos raisons. C'eût été dès le commencement de la Piece en trancher le nœud; la sappe eût, du premier coup, ruiné les fondemens de l'édifice imaginé. M. l'Auteur, il est bon de prendre ses aises. Cela n'est pas douteux. Mais c'est en prenant un peu mieux ses mesures, et non pas en écartant, à tort et à travers, tout ce qui fait obstacle. Pour m'intéresser, vous commencez par vouloir me faire supposer l'impossible. De ce moment, ma raison se révolte. Ma

curiosité sensée réprouve ensuite une masse d'événemens dont la base est une absurdité ; tout s'écroule, et je me vois réduit à vous dire avec Horace :

*Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.* »

A ces mots, il me tourna le dos en chantant, et fut se barbouiller le nez de tabac d'Espagne, devant toutes les glaces de la salle.

« Le Marquis vous demandoit, me dit tout de suite un Sénateur de vingt ans, où étoit la tête de Christierne, de ne se pas faire montrer sur le champ celle de Gustave ; et moi je vous demande, à mon tour, où sont les yeux d'Adélaïde, quand elle a Gustave, je ne sais combien de tems, devant elle sans le reconnoître ? Voilà encore de ces aises, comme on vous le reproche fort bien, que vous vous procurez, sans façon. C'étoit pour avoir à nous régaler de la tendre et pathétique apostrophe que la Princesse, en pleurs, adresse à la cendre imaginaire de son amant, qui l'écoute. Cela n'est pas douteux. De cette apostrophe, suit aussi le jeu d'une heureuse reconnoissance. Ah ! que Dufresne et la petite Gaussin s'en tiroient bien ! Je les vois encore ! Cet endroit voudroit être intéressant. C'est dommage qu'il porte à faux, et sur une argile aussi frêle, aussi fêlée que le champ de bataille où, pendant le dernier entr'acte, se donne votre combat sur la glace. Voici bien un autre prodige, celui-ci ! Vous le remettez-vous, Mesdames ? Vous l'avez vu comme moi, et vous avez dû bien rire. La glace fond sous les combattans. Adélaïde, elle-

même, qui vient de partager l'aventure, nous la raconte, et j'ai retenu les vers : tenez, les voici.

Parmi des cris de rage et de mourantes voix,
Un bruit plus effrayant, plus sinistre cent fois,
Sous nous, autour de nous, au loin se fait entendre;
La glace, en mille endroits, menace de se fendre,
Se fend, s'ouvre, se brise et s'épanche en glaçons
Qui nâgent sur un gouffre, où nous disparoissons. »

Il déclama si bien ce morceau, qu'il ne s'en fallut rien qu'on n'y applaudît.

« Il étoit assez naturel, poursuivit il, que la Princesse y périt plutôt qu'un autre. Je veux bien qu'elle en échappe; mais du moins devoit-elle en sortir un peu en désordre et passablement mouillée. Cela n'est pas douteux. Point du tout. Nous la revoyons sur la scene avec son même habillement, leste et brillante, comme si elle sortoit de sa toilette et d'un bain bien apprêté. Rouge, mouches, rubans, dentelles, frisure, tout cela n'en a pas souffert le moins du monde, tandis qu'il suffit d'une gouttiere, d'une éclaboussure ou d'un souffle de vent à la descente du carrosse, pour me déranger au point de ne m'oser montrer. M. l'Auteur, je vous baise les mains :

*Quodcumque, ostendis mihi sic, incredulus odi.* »

« Rire n'est pas répondre, me cria du buffet un bel Adonis, à voix claire, et d'une autre robe, qui achevoit de se rincer la bouche. Non, non, continua-t-

il, venant ensuite à moi, tout dandinant, le menton haut, les bras fort en avant, et s'essuyant délicatement les doigts les uns après les autres ; non, Monsieur, on ne vous dit ici rien de trop. J'y ajouterai même un peu du mien, s'il vous plaît. Tant de beaux événemens, du moins, auroient dû vous suffire ; et c'étoit bien assez d'étoffe pour mériter qu'on nous fît grace de deux rôles surnuméraires aussi longs que ceux de Léonor et de Frédéric. Encore si ce Frédéric n'étoit que superflu ! Mais sous quel étrange caractere vous avisez-vous de nous le présenter ? Quel homme que ce Frédéric ! Tout le merveilleux qu'on vient de vous reprocher n'est rien auprès de celui-là. Légitime héritier de deux couronnes, il les laisse bonnement passer sur la tête d'un autre, qui le méprise, et qui fait bien ; j'aurois fait de même. Cela n'est pas douteux. Je craignois, dit le bon Prince, pour ses raisons :

Je craignois le fardeau de la toute-puissance ;
Je cédois, sans regret, des honneurs dangereux,
Et le pénible soin de rendre un peuple heureux. »

« La belle espece d'héroïsme ! Ce n'est pas tout ; voici bien pis. Je lui pardonnerois d'avoir renoncé à la fatigue de régner : ne s'en amuse pas qui veut. Cela n'est pas douteux. Mais renoncer encore ici à la possession d'une belle Princesse dont il est passionné, qu'on lui jette à la tête, qu'il peut épouser, de pleine autorité ; et n'y renoncer simplement que parce que, dès long-tems, elle en aime un autre, qui

l'adore ! Allez, allez, c'est se moquer. Un Prince sans foiblesse, ainsi que sans ambition ! Cela tombe-t-il sous les sens ? Et vous nous direz que ce n'est pas là du romanesque et du fabuleux ? C'en est, parbleu ! ou je ne suis pas Abbé.

*Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.* »

Et vous, Monsieur, dis-je à un Géometre qui paroissoit enseveli dans un problême, serez-vous le seul à m'épargner ?

« Du moins, j'y fais mon possible, me répondit-il, éveillé comme en sursaut ; car on n'aime point à battre les gens à terre, et vous y êtes. Cela n'est pas douteux. »

Cela est plus douteux que vous ne pensez, lui répliquai-je. Croyez-moi debout, tant que vous ne m'aurez pas terrassé de l'objection qui vous roule dans la tête.

« Eh ! bien, reprit-il, je calcule, du mieux que je puis, les différens espaces de tems qu'il a fallu pour le cours de cet amas d'événemens précipités, que, depuis la fin du quatrieme acte jusqu'à celle de la Piece, vous amoncelez les uns sur les autres. Un Palais forcé, Christierne évadé avec la Princesse, poursuivi, rejoint, combattu, vaincu, réchappé, gagnant la rade, et s'y retrouvant saisi d'une proie équivalente à celle qu'on vient de lui faire lâcher ; un échange proposé, en l'air, au bout d'une fleche ; une longue délibération sur terre, une conspiration, en même tems, éclose à point nommé sur mer ; la déposition du tyran, le couronnement de Frédéric, qui le renvoie à la merci de Gustave, &c. &c. Que de faits étroi-

tement entortillés ! Je m'y perds, je l'avoue ; et je dis, comme les autres :

*Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.* »

Et la versification, Messieurs, qu'en dites-vous ?

« Rien, rien. Non, parce qu'il n'y en a point. Il y a bien, par-ci par-là, quelques rimes singulieres. Cela n'est pas douteux. Rodolphe et Golphe, par exemple ; mais les rimes ne font pas les vers, et franchement les vôtres sont de ceux qu'eût pu faire M. Jourdain sans y plus songer qu'à sa prose, quand il disoit : *Nicole, apporte-moi mes pantoufles.* »

Je me mettois en devoir de répondre ; tous m'en dispenserent, disant qu'au reste ils n'étoient, en tout ceci, que les échos du Public, et que si j'avois quelque réponse à faire, je la lui pouvois adresser. L'occasion s'en présente, et j'en profite.

Pour commencer par l'excès de confiance qu'on reproche à Christierne, quand même, à toute rigueur, on auroit quelque raison, ne pourrois-je pas dire qu'en pareil cas, n'avoir raison qu'à toute rigueur, c'est avoir extrêmement tort ? Ne nous doit-on pas, dans nos Poëmes, quelques libertés, quelques licences même, en considération du plaisir qui en résulte, aussi bien qu'en dédommagement du mauvais rôle que, vis-à-vis des écrits utiles, jouent ces pénibles bagatelles ? *Malheureux Ouvrages*, (dit sensément l'Auteur d'*Alzire* dans l'Épître dédicatoire) *qui n'ont qu'un tems, qui doivent leur mérite à la faveur du Public et à l'illusion du Théatre, pour tomber ensuite*

*dans la foule et dans l'obscurité.* Tant de veilles pour si peu de fruit méritent bien, dis-je, quelques commodités et quelque tolérance. Que les Physiciens, les Moralistes, les Historiens, les Critiques, les Orateurs, les Panégyristes même, soient aussi exactement vrais que les Géometres, s'ils le peuvent; ils le doivent du moins : cela est de l'essence de leur état. Leur but à tous est d'instruire, de persuader et de convaincre. Ils prétendent éclairer et conquérir l'esprit humain. L'entreprise est belle et haute; mais, pour s'en tirer glorieusement, il leur faut à la main les armes de la vérité. S'en escriment-ils avantageusement? Les voilà les grands du monde littéraire : rien n'est plus juste; et l'on ne le leur dispute pas. Mais pour nous, frivoles et gentils Fabulistes, vil Peuple, assis au dernier rang, nous qui n'ambitionnons que ce qu'ils dédaignent, en n'aspirant qu'à divertir et qu'à plaire, demandons-nous trop, pour notre peine, un peu gratuite, quand nous demandons quelque relâchement sur la rigidité du vrai et du vraisemblable? Aussi, depuis le *Cid* jusqu'à *Zaïre*, qui précéda immédiatement *Gustave*, le Théatre a-t-il joui du privilége qu'on veut m'ôter et que je réclame. Auroit-il été révoqué précisément pour moi? et l'indulgence diminueroit-elle à mesure que les talens diminuent? Il en seroit donc dans le monde littéraire comme dans le monde politique,

Où l'on n'enrichit plus que les gens déja riches?

*Dantur opes nullis nunc, nisi divitibus.*

Cela seroit bien injuste et bien bizarre ; mais heureusement cela n'est pas. Le Public entend un peu mieux ses intérêts, et bien en prend à ceux que notre feu poétique amuse ; car il n'en resteroit que de bien petites étincelles, s'il se falloit assujettir scrupuleusement à la justesse de la balance, du calcul et du compas. Les esprits raisonnables n'exigeront donc jamais de nous que ce qu'on est en droit d'en exiger, que ce que nous promettons sur notre affiche :

*Solve obolum, habebis fabulam.*

Donnez-nous si peu que rien,
Nous vous divertirons bien.

*Un peu d'indulgence, Messieurs, et vous aurez du plaisir.* Vieux traité passé entre l'auditoire et nous ; traité qui subsiste, et qu'à toutes les représentations de *Gustave* ce Public veut bien observer encore avec moi. Il s'y laisse éblouir comme Christierne ; et si mes censeurs sont les seuls à vouloir se refuser au charme de l'illusion, je suis plus vengé de leur fausse délicatesse que je ne voudrois l'être ; ils y perdent le plaisir qu'y trouvent les autres.

Plaidons maintenant la cause de mes juges, et faisons voir que leur indulgence part encore d'un plus grand principe d'équité.

Tout le monde sait que la Peinture a deux sortes de vrais, le vrai simple et le vrai idéal. La Poésie a les deux mêmes sortes de vraisemblables. Le vraisemblable simple est celui qui dans un événement se

présente naturellement à l'esprit : le vraisemblable idéal consiste en un choix de diverses conjonctures qu'on rassemble, et qui rarement se trouvent réunies dans le cours d'un événement ordinaire. Le Poëte alors, pour former un objet bien théatral, dispose, à son gré, des coups de la fortune, à-peu-près comme le Peintre, pour embellir son tableau, commande, en quelque sorte, à la nature. C'est ce vraisemblable idéal que mes censeurs appellent *impossibilité*; mais, selon le bel usage du Théatre, on verra qu'il n'y a plus rien que de régulier dans la crédulité de Christierne, et que je n'ai pas pris mes aises si fort à la volée qu'on veut le faire penser.

D'abord tout est préparé. Le bruit de la mort de Gustave a devancé son arrivée : Christierne en a déja parlé comme d'une chose qu'il ne révoque plus en doute. Il étoit pourtant nécessaire pour le vraisemblable simple, qu'il demandât à voir la tête qu'on lui apporte. Il n'y manque pas non plus. Pourquoi, dit-il à l'inconnu,

Pourquoi se présenter sans ce gage à la main ?

L'inconnu étant Gustave lui même, si le tyran insiste par-delà un certain point, la pyramide aussi-tôt s'éboule. Cela n'est pas douteux. ( Pour me servir une fois, à mon tour, du refrain de la ballade universelle. ) Il insiste donc, mais ne passe pas mes vues; et c'est ici où, à la faveur du vraisemblable idéal, je prends décemment mes commodités dramatiques. Christierne interroge cet inconnu sur son nom,

sur les lieux, sur les tems et sur les circonstances. Est-ce en croire les gens si fort les yeux fermés? Les réponses sont positives, mais enveloppées, à la vérité, sous quelques mots à double entente, si agréables au Théatre en ces sortes de cas; mots pesés si curieusement par l'Auditeur mis au fait; mots officieux qui sauvent également le Héros et de la honte du mensonge devant lui-même et du danger de la vérité devant le tyran. De plus, la contenance ferme et tranquille de ce brave inconnu, le noble refus qu'il fait du salaire honorablement acquis, ses sentimens imposans et relevés qui frappent le tyran, lui-même, d'admiration, la teneur artificieuse du billet qu'il donne à lire, enfin, cette facilité qu'il y eut toujours à persuader les hommes de ce qu'ils desirent le plus ardemment; tout cela, n'en déplaise à la chicane des mal-intentionnés, tout cela, dis-je, devant des Auditeurs entraînés, de bonne foi, par l'amour du plaisir, suffit, et de reste, pour établir la confiance dans le cœur d'un tyran de Théatre, et pour asseoir en conséquence la pierre fondamentale de mon édifice.

Je n'aurai pas recours au vraisemblable idéal pour justifier l'aveuglement prétendu volontaire dont on taxe Adélaïde. Elle a long-tems, dit-on, son amant devant elle sans le reconnoître. Elle ne l'a point d'abord devant elle; et quand il s'y trouve ensuite, elle ne le voit point. Rien n'est plus naturel, ni plus dans la vraisemblance. On en va juger. Que le Lecteur veuille bien seulement se faire un peu Specta-

teur. Le jeu que je le prie de se représenter doit aider à mon raisonnement.

Comment Adélaïde pourroit-elle reconnoître si-tôt Gustave ? Dans quelle circonstance, en quel instant paroît-il ? Au moment qu'elle ne peut plus douter de sa mort, qui vient de lui être confirmée ; au moment que sa chere Léonor, arrachée d'entre ses bras, est peut-être livrée aux bourreaux ; au moment enfin qu'on lui déclare qu'elle ait à venir aux autels pour y donner sa main. Trois coups de foudre qui, l'accablant à la fois, font qu'elle ne voit, n'entend, ni ne sent plus. Qu'on se la figure donc, au-devant du Théatre, abîmée en elle-même et comme pétrifiée, tandis que, du fond, Gustave s'avance, à pas lents ; Gustave, annoncé comme un simple particulier, porteur des dernieres volontés de celui qu'elle ne croit plus en vie ; Gustave, changé par onze ou douze ans d'absence et de travaux, et surtout aux yeux d'une personne qui n'en avoit que dix ou onze lors de leur séparation ; enfin, Gustave jaloux, et justement alarmé des préparatifs du mariage de la Princesse, vivement intéressé, par conséquent, à ne se pas laisser démêler si-tôt pour la mieux pénétrer, et voir quel effet la lecture du billet qu'il apporte va produire en elle. Il avance, dis-je, à pas [illegible] et le front baissé, vers Adélaïde qui, sans l'envisager, sans presque tourner la tête, prend le billet, après quelques mots mal articulés, qu'à peine elle écoute, et qu'il ne prononce que d'une voix basse et altérée. Voilà dans quelle position, de part et d'autre,

d'autre, se donne et se reçoit ce billet qui arrache à la Princesse les larmes, les plaintes et les regrets les plus tendres. Gustave alors, tout transporté, tombe à ses pieds et se fait reconnoître. Est-ce là cette absurdité, cette situation si dénuée de toute vraisemblance? Les clairvoyans qui demandent où sont les yeux de la Princesse, voudroient-ils bien nous dire maintenant où étoient les leurs? et ne sont-ils pas, eux-mêmes, accusables de l'aveuglement volontaire qu'ils lui imputent?

Dois-je, après cela, répondre sérieusement à leur plaisanterie sur le prétendu prodige qui, de dessous l'eau, disent-ils, remene Adélaïde sur la scene dans son même habillement, aussi belle, aussi parée que si de rien n'étoit? L'accident est arrivé tout au commencement d'un entr'acte auquel je puis, si je veux, donner la durée de cinq ou six heures; et le danger a pu n'avoir duré qu'un instant. Supposons donc à la Princesse de prompts secours, un bon tempérament, grand feu chez elle, des femmes habiles, et deux robes levées sur la même piece; tout rentre aussi-tôt dans la plus exacte vraisemblance.

Venons à Léonor. Absolument parlant, on eût pu se passer ici de ce rôle de mere; mais n'eût-il pas fallu toujours celui d'une confidente, à sa place, puisque cette mere en fait l'office, et que, de tous les tems, la bienséance et le dialogue en exigerent une à côté de nos Princesses. Or, on ne sait que trop ce que cette sorte de rôle postiche (même dans Racine, qui ne s'en passa jamais) entraîne souvent

après soi de foible et d'ennuyeux. Qui n'eût cru bien faire de fondre ce personnage oisif et nécessaire dans celui d'une mere, qui donne lieu à de grands incidens? Dès-lors, de froid et de subalterne, le rôle devient noble, intéressant, et, par conséquent, celui d'une principale Actrice. Où la scene eût donc été vuide et rempante, elle est ornée et soutenue; le pathétique et le grand prennent la place du ridicule et du languissant; enfin la chaleur également répandue dans tout le corps de l'ouvrage, en vivifie un membre frappé d'une paralysie invétérée, et fait ainsi mouvoir ce corps en entier. S'il y a dans tout cela quelque surabondance, en est-ce une, au fond, si vicieuse?

Ce que je n'accorderai jamais, c'est que la Piece ait pu se passer de Frédéric; et ce que je nie encore plus fort, c'est que son caractere ne soit ni héroïque, ni naturel. Mollir sur ce second article, ce seroit prévariquer. Il ne s'agit plus ici de ma cause; il ne s'agit pas moins que de celle des mœurs.

Ce Prince est, dit-on, foible et méprisable, au point d'en être une espece de monstre en morale. La raison, M. l'Abbé et ses pareils vous la disent: 1°. Parce qu'il s'est démis volontairement des droits qu'il avoit sur deux couronnes. En second lieu, parce qu'aimant une belle Princesse, (que le devoir et l'amour attachent à un Héros, qui l'adore) il ne se prête pas à la politique d'un tyran qui la lui veut faire épouser. Ce sont là, dit-on, les rêves d'une imagination déréglée, et deux excès de générosité, qui ne sont, ni l'un ni l'autre, dans la nature.

Voilà donc deux si beaux triomphes sur soi-même relégués parmi les faits monstrueux? Pour moi, ce que je trouve ici de vraiment monstrueux, c'est que cela puisse le paroître; et ce qui l'est peut-être encore plus, c'est qu'il y ait des gens qui ne se fassent pas une affaire du déshonneur où l'on s'expose en l'osant dire ouvertement. J'aurois cru, vu la corruption raffinée de nos mœurs, l'hypocrisie et plus d'usage et plus déliée. Qu'on manque de goût pour les vertus peu communes, cela n'est que trop possible et que trop ordinaire; mais qu'un peu de pudeur, au moins, ne plâtre pas ce manque de goût. Encore une fois, une si rare indifférence sur ce qu'on laisse à penser de soi, en pensant si mal tout haut, me paroît, sans comparaison, moins naturelle que celle qu'on reproche à mon Frédéric sur les intérêts de son amour et de sa grandeur. Mais quoi! C'étoient encore ici de ces sortes d'honnêtes gens crayonnés dans la Préface de *L'Ecole des Peres*, qui trouvoient à redire que je nommasse fils ingrats des enfans enrichis par un pere qu'ils abandonnent dans son indigence. *Ce ne sont*, disoient-ils froidement, *que des hommes faits comme les autres, que des hommes uniquement occupés de leurs intérêts particuliers.* Ces honnêtes gens effectivement se connoîtroient-ils mieux que moi aux hommes de leurs tems? et seroit-ce là véritablement comme ils sont faits? En ce cas, je m'écrie avec Curiace:

« Je rends graces aux Dieux de n'être pas Romain,
» Pour conserver encor quelque chose d'humain! »

et j'ajoute, sur le ton de Xipharès, en revenant à Frédéric :

« . . . . . Si l'avoir peint tel est un crime,
» Mon esprit n'en est pas seul coupable aujourd'hui :
» Mon cœur est mille fois plus criminel que lui ; »

car en composant ce rôle, je m'en souviens très-bien, je sentois plus que je n'imaginois, et j'y prenois trop de plaisir, après tout, pour que la fiction ne fût pas, plus que moins, dans l'ordre des choses naturelles. En effet, et je l'ai toujours pensé, la générosité ( ce mot pris dans toutes ses acceptions, et surtout dans celle dont il s'agit ici ) est de toutes les vertus la seule peut-être qui, sans risque de dégénérer en vice, peut ne se point prescrire de bornes : c'est, de plus, selon moi, celle de toutes les vertus dont la pratique doit être la plus délicieuse à qui l'exerce. Mais aussi ce genre de félicité, dant toute son étendue, n'étant réservé qu'à la grandeur et qu'à l'opulence, et me trouvant né si loin de l'une et de l'autre, je me dédommageois en Poëte ; c'est-à-dire que mon esprit se transplantoit dans le cœur d'un Prince de ma fabrique, et que là, comme dans la sphere natale d'un sentiment si glorieux à l'humanité, il se délectoit à lui donner tout l'essor imaginable. Ne suffit-il pas que cette félicité soit déja pour moi purement chimérique, sans que, me soutenant que le principe l'est aussi, l'on me la veuille encore totalement anéantir ? On n'en viendra point à bout. Le principe est bon. Les deux sacrifices que je fais

faire à Frédéric sont dans la nature, et dans la belle nature. Eh! quoi, parce que la haute vertu seroit malheureusement devenue plus rare que la scélératesse, celle-ci conserveroit sur nos Théatres un air de vraisemblance qu'on ne trouveroit plus à l'autre? Graces au Ciel, le scandale ne va pas encore si loin! La clémence d'Auguste, dans *Cinna*, nous paroît aussi vraisemblable, pour le moins, que la rage effrénée de Cléopatre dans *Rodogune*, que les forfaits de Narcisse, de Mathan et de Rhadamiste. Disons plus. N'y a-t-il pas de la méchanceté d'esprit, ou, tout au moins, de la noire misantropie, à croire qu'il n'est plus d'ames de la belle trempe? Quand même il ne s'en trouveroit plus, (ce qu'à Dieu ne plaise que je suppose pour plus d'un moment) ne suffiroit-il pas ici, pour ma justification, qu'autrefois il y en ait eu, et qu'il fût fort à souhaiter qu'il y en eût encore aujourd'hui? Or, il est sûr qu'autrefois il y en eut. Le refus du trône a, dans l'histoire, plus que ses équivalens. Des ames qu'assurément on ne taxera pas de foiblesse, Dioclétien, Charles V, tant d'autres, et sans sortir du lieu de ma scene, Christine de Suede, tous ont abdiqué l'autorité souveraine; effort qui passe peut-être celui de la refuser. Tel, en effet, pourroit ne la jamais ambitionner, qui, l'ayant en main, ne s'en dessaisiroit jamais. Quant à sacrifier les intérêts d'une passion aussi frivole que l'amour, au bonheur de la personne aimée, ou seulement à celui d'un rival estimable, nous en avons, pour exemples signalés, la continence de Scipion et le

don qu'Alexandre fit de sa maîtresse au Peintre qui en devint amoureux. Allons plus loin. La vengeance est une passion bien autrement puissante encore sur le malheureux cœur humain, que l'amour et que l'ambition, témoin ces vers d'Atrée :

« Je voudrois me venger, fût-ce même des Dieux !
» Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance ;
» Je le sens au plaisir que me fait la vengeance ! »

Cependant combien de pardons généreusement accordés ! Qui ne sait le bel acte et l'excellent mot de M. de Guise ? tous les deux si pieusement et si fidélement employés dans le dénouement d'*Alzire*, où, en expirant, Guzman dit à Zamore, qui vient de le poignarder :

« Ton Dieu t'a commandé le meurtre et la vengeance ;
» Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
» M'ordonne de te plaindre et de te pardonner. »

Cela n'a paru ni romanesque, ni fabuleux, quoique transféré dans le cœur et la bouche d'un Espagnol, et d'un Espagnol des plus féroces.

Si je n'ai donc peint l'homme tel qu'il est, je l'ai peint assurément tel qu'il fut. Au pis aller, n'eussé-je fait que le peindre tel qu'il doit être, j'aurai du moins rempli le devoir le plus essentiel de mon état ; j'aurai joint l'utile à l'agréable. Du reste, Frédéric, dans tout ce qu'il dit, exprime, du mieux que j'ai pu, les sentimens de courage et d'honneur convenables

pour imprimer à son désintéressement tout le caractere de noblesse que ce désintéressement doit avoir.

Plus d'un Lecteur vertueux et sensé désapprouvera peut-être une apologie si sérieuse, ne pouvant se persuader que la censure ait pu l'être. Rien n'est pourtant plus vrai. Le tendre Abbé que j'ai dépeint n'est pas le seul qui, d'après sa façon de penser, me l'ait faite, le plus sérieusement du monde; et j'avoue que je ne suis pas de ces merveilleux à qui la paresse, en pareil cas, plutôt peut-être que le fier dédain qu'ils affectent, fait prendre tout haut le parti du silence. Cela est bien commode et bientôt dit; mais qu'en arrive-t-il souvent? La bonne cause (si par hasard c'en est une) demeure cependant en butte, et la mauvaise plaisanterie, à bon compte, prend toujours faveur, et quelquefois racine. En vérité, pour le mal qu'elle aspire et qu'elle parvient à nous faire, elle mérite bien qu'un peu de contradiction la réprime, en attendant que le tems, si le bonheur en veut, la fasse évanouir. Quant à présent, je lui conseille de me donner gagné seulement sur ce point de morale, sous promesse de lui faire, du reste, tout le bon marché qui lui plaira.

Par exemple, elle fait une longue énumération des événemens de la fin, pour en laisser conclure, vu la petite mesure de tems qui me demeure, que de la quantité des choses s'en suit l'impossibilité de l'exécution. Néanmoins, qu'on y réfléchisse un peu, on verra que trois quarts-d'heure au plus, pris sur le tems du dernier entr'acte, et joints à celui de la

représentation de l'acte suivant, suffisent pour le cours naturel de tous ces événemens. Si pourtant, après l'avoir dit, et avoir laissé le calcul pour toute démonstration, la critique, malgré la regle de deux et deux font quatre, juge à propos de ne se pas rendre, je promets de ne point insister.

Et pour tenir encore mieux mon marché, je commence par me taire tout net sur la versification : non que je l'avoue aussi négligée qu'on le veut dire ; tant s'en faut. Eh ! qui mieux que moi peut savoir le contraire ? Il n'y a point ici de négligence. Les efforts n'ont discontinué précisément qu'où le talent manquoit ; mais je vois ce que c'est. N'ayant eu en vue que la précision, la clarté, l'ordre, l'énergie et le naturel, dans un Poëme aussi plein d'événemens et d'action que celui-ci, je n'aurai fait de mes personnages rien moins que des Poëtes. Attentif uniquement à remuer le cœur, ou à saisir l'imagination, j'aurai trop négligé de flatter l'esprit et l'oreille. Figures brillantes, métaphores écartées, grands mots, longues épithetes, maximes téméraires, portraits malins, madrigaux, &c., j'aurai trop mis tout cela malheureusement au rang de ce qu'Horace appelle *nugæ canoræ ;* en un mot, j'aurai trop supposé à mon siecle un goût pareil à celui de nos anciens, qui *aimoient mieux*, dit le sage moderne auquel nous devons l'*Histoire critique de la Philosophie, être émus par les beautés fortes qui résultent du tout ensemble, que par les beautés de détail.*

Jusques-là, je n'aurai peut-être pas eu grand tort ;

mais il me restera toujours celui d'avoir laissé à desirer dans mes vers plus de pompe et d'harmonie qu'il n'y en a. Des illustres du métier ont avancé que cette pompe et cette harmonie, essentielles, à la vérité, dans l'Épopée et dans l'Ode, non-seulement ne l'étoient point dans le Dramatique, mais que même elles y étoient quelquefois nuisibles et déplacées. Ils s'abusoient. Racine témoigne contre eux. Ses endroits les plus simples s'en sont trouvés et susceptibles et toujours embellis; mais ce grand Homme emporte avec lui le secret d'un si précieux mélange. Ses successeurs, parmi lesquels je reconnois encore mes maîtres, ont moins recueilli l'héritage qu'ils ne l'ont démembré. Chez les uns on desire cette chaleur et ce beau simple, si essentiels, et chez les autres cette pompe et cette harmonie si desirables. Vouloit-on que je réunîsse en moi, misérable glaneur, des trésors que je n'ai pas seulement eu l'avantage de partager? Cette versification-ci sera donc assurément destituée de pompe et d'harmonie; et principalement de cette harmonie exquise, si chere à nos déclamateurs de ruelles, qui, plus enivrés de leur talent imaginaire que touchés des vraies beautés de ce qu'ils savent par cœur, vont récitant, à qui veut et ne veut pas les entendre, tantôt avec emphase:

« Rhodes, des Ottomans le redoutable écueil, &c., » (1)

---

(1) *Bajazet*, acte second, scene premiere.

ou, d'un air voluptueux et passionné :

« Triste, levant au Ciel ses yeux mouillés de larmes, &c., » (1)

ou bien, d'un ton fier et farouche :

« Mon Palais, tout ici n'a qu'un faste sauvage, &c. » (2)

Encore une fois, je n'ai rien fait pour ces mauvais Comédiens-là ; et dès-lors je sens dans quel néant, devant eux, je dois tomber à la lecture ; mais je ne m'intéressois qu'à mes Spectateurs, pour qui j'espere avoir assez fait, en cas que l'on admette ce principe avancé par un Écrivain versé dans ces matieres : (3) *Ce n'est autre chose*, dit-il, *que la prononciation qui constitue la douceur ou la rudesse des mots, et l'oreille juge de l'harmonie d'après la prononciation seule.* Or les vers de *Gustave*, tels qu'ils sont, furent très-bien prononcés et fort bien reçus. L'Auteur du *Pour et Contre*, comme on a vu, n'en rend que trop bon témoignage. Je pourrois donc n'être pas, tout-à-fait, sans réplique sur ma versification ; mais la prétérition n'est déja que trop longue. Eh ! qui ne sait,

---

(1) *Britannicus*, acte second, scene premiere.

(2) *Rhadamiste et Zénobie*, acte second, scene deuxieme.

(3) *Réfutation des principes de M. Rousseau de Geneve*, page 22.

d'ailleurs, le danger qu'il y a de se trop bien défendre, ne courût-on que le risque d'avoir raison devant des adversaires qui ne le prétendent, ni ne le pardonnent jamais ? Ne nous brouillons avec personne. Un Auteur doit, le plus qu'il peut, s'assurer de l'indulgence de tout le monde : un Auteur tel que moi, plus qu'aucun autre, et de celle de ces Messieurs, plus que de celle des gens raisonnables, qui n'en manquent jamais.

# NOTE
## DES RÉDACTEURS.

LE sujet de cette Tragédie est tellement exposé dans la Préface que l'Auteur composa pour l'édition qu'il en donna, en 1758, à Paris, chez Duchesne, *in*-12, et que nous venons de rapporter, que nous ne pourrions le détailler, de nouveau, sans tomber inévitablement dans des répétitions inutiles. Il fit beaucoup de changemens à cette Tragédie, dans cette seconde édition; et c'est d'après ces changemens que nous l'insérons ici.

Nous donnerons la Vie de Piron, le Catalogue de ses Pieces de Théatre et son Portrait gravé, avec sa *Métromanie*, dans l'un de nos prochains volumes.

JUGEMENS

# JUGEMENS ET ANECDOTES

## SUR

# GUSTAVE-WASA.

« IL y a peu de Pieces qui aient été reçues avec un applaudissement si unanime que celui qu'obtint la Tragédie de *Gustave*, dit l'Auteur du *Mercure* de Février 1733; et la grande idée qu'on en a d'abord eue n'a fait qu'augmenter aux représentations suivantes. »

Cette Tragédie, qui fut imprimée, dans sa nouveauté, en 1733, à Paris, chez Le Breton, *in*-8°., eut d'abord vingt représentations de suite; et les rôles en furent alors remplis de cette maniere, et très bien joués. Ceux de Gustave, de Christierne, de Frédéric, de Casimir, de Rodolphe et d'Othon, par Dufresne, Sarrazin, Grandval, Le Grand, Montménil et du Breuil; et ceux d'Adélaïde, de Léonor et de Sophie,

par Mesdemoiselles Gaussin, Ballicourt et Jouvenet.

« Piron accumula les événemens dans *Gustave ;* (observe M. Perret, Secrétaire-Perpétuel de l'Académie de Dijon, dans un Eloge de ce Poëte, lu à une séance publique de cette Académie, en 1773, et imprimé, l'année suivante, à Paris, chez Pissot, *in*-8°.) il y réunit le pathétique des situations, la nouveauté et la multiplicité des incidens, la force, la souplesse des grands ressorts de la Tragédie. »

« En vain ses rivaux s'efforcerent-ils de flétrir le triomphe que le Public lui décerna sur la scene Françoise, en supposant que les objets se croisent trop dans cette Tragédie ; que les mouvemens divers se confondent ; qu'ils divisent, qu'ils refroidisent l'intérêt. »

« Les événemens réunis dans ce Poëme Dramatique, quoique multipliés, naissent naturellement les uns des autres. Ils se succedent, sans se nuire. Subordonnés à l'action principale, ils operent une impression d'autant plus forte qu'ils font naître, à chaque instant, la surprise, en se démêlant avec ordre, et sans embarras.... »

« La Tragédie de *Gustave* formera toujours un des principaux ornemens de notre Théatre. Vingt représentations successives, et les plus brillantes reprises n'ont que foiblement diminué le nombre des Spectateurs, que légérement affoibli la vivacité des applaudissemens ; et ce sont là les garans du rare mérite de cette Piece. »

Telle est, à-peu-près, sur cette Tragédie la maniere de penser de M. Rigoley de Juvigny, dans sa *Vie de Piron*, placée au-devant des Œuvres complettes de ce Poëte, dont il a donné à Paris deux éditions, l'une *in*-8°, en 1776, chez Lambert, et l'autre *in*-12, l'année suivante, chez Théophile Barrois.

M. Rigoley de Juvigny, Conseiller-honoraire au Parlement de Metz, de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Dijon, Littérateur connu par plusieurs Ouvrages utiles, toujours fidele aux bons principes, et que les Lettres viennent de perdre, tout récemment, s'exprime ainsi sur *Gustave*.

« Piron, dans cette Piece, eut l'art de réunir, à la fois, sans trop blesser les vraisemblances, les

coups de Théatre les plus imprévus et les situations les plus intéressantes. »

« Il déploya dans *Gustave* toutes les ressources de son génie, et prit par cette Piece sa place parmi les meilleurs Poëtes Tragiques. En vain la critique voudroit-elle la lui disputer, et lui enlever le mérite de la Poésie de style. Si les noms durs de *Stockolm*, de *Danemarck*, de *Christierne*, de *Rodolphe*, nécessairement rapprochés les uns des autres dans les cinq ou six premiers vers de la premiere scene, frappent désagréablement une oreille délicate, par combien de beaux vers et de scenes écrites avec la plus grande pureté, jointe à la plus grande force, ces taches légeres ne sont-elles pas effacées; sans parler encore de l'intérêt vif et touchant des situations? mérite seul capable de faire disparoître des défauts beaucoup plus essentiels que ceux de la prosodie. Pour être autorisé à faire un pareil reproche à Piron, il falloit avoir autant de génie que lui, écrire mieux en vers, ou ne pas se hasarder à lutter, avec des armes inégales, contre un rival redoutable, et dont le triomphe étoit assuré. Au reste, Piron

a été bien vengé de son vivant, et l'est encore après sa mort, par les applaudissemens que sa Tragédie de *Gustave* reçoit toutes les fois qu'elle reparoît sur la scene, et qu'elle y recevra toujours, tant que le vrai ton de la Tragédie régnera sur le Théatre François. »

M. Rigoley de Juvigny nous apprend aussi, dans cette Vie de Piron, que « ce Poëte avoit vu anciennement chez le Comte de Livry un étranger, qu'il ne nomme point, mais qui avoit toujours traité Piron avec beaucoup de bonté; que cet étranger étant de retour à Bruxelles, où il étoit fixé, Piron lui adressa un exemplaire de sa premiere édition de *Gustave*, dans la nouveauté de la représentation de cette Tragédie, et que l'étranger, en remercîment, lui avoit envoyé une lettre-de-change, assez considérable pour que Piron crût ne pouvoir pas se dispenser d'aller lui en témoigner, lui-même, sa reconnoissance, à Bruxelles. Il entreprit ce voyage en 1735, ajoute M. Rigoley de Juvigny, et, pendant le peu de tems qu'il resta à Bruxelles, il fit connoissance avec J. B. Rousseau, qui s'étoit réfugié dans cette Ville, et ils se lierent d'une amitié qui fut entretenue par un commerce

de lettres, très-fréquent, lorsque Piron fut revenu à Paris, et qui ne finit qu'à la mort du premier des deux. »

Piron avoit aussi adressé, en 1733, un exemplaire de la premiere édition de *Gustave* à la Reine de Suede, Ulric-Eléonor, derniere Princesse du sang de Gustave, avec ces stances.

« Digne sang du grand Roi que j'ai peint dans mes vers,
» Du prix de ses hauts faits pacifique héritiere,
» D'un coup d'œil obligeant qu'envîra l'univers,
» Favorisez l'essor d'une Muse étrangere !

» Il nous suffit souvent, pour nous faire un grand nom,
» Du seul nom des Héros que nous faisons paroître.
» Si, de les bien chanter, je n'ai pas l'heureux don,
» J'ai, du moins, comme on voit, celui de m'y connoître.

» Virgile, Ovide, Horace, à nos derniers neveux
» Iront, à plus d'un titre, et d'un titre bien juste.
» Le talent, toutefois, qui fit beaucoup pour eux,
» Peut-être aura-t-il fait moins que le nom d'Auguste.

» Gustave est un Héros, est un nom (1) dont l'appui
» Peut aussi me transmettre à la race future.
» Grand guerrier, tendre amant, fils vertueux, en lui
» Triomphent la valeur, l'amour et la nature.

(1) Gustave est l'anagramme d'Auguste.

» Plus d'un prodige encore illustra sa maison.
» Charles, Christine, Adolphe, à l'envi, l'ont ornée.
» Les retrouvant en vous, l'Europe, avec raison,
» Admire vos vertus, sans en être étonnée.

» Tous quatre à la Suede ont coûté bien des pleurs!
» Mais vos prospérités finiront leur histoire;
» Et, sans avoir eu part jamais à leurs malheurs,
» Vous n'aurez partagé que leur trône et leur gloire.

» Tout vous en est garant; les droits de vos ayeux,
» L'amour de vos sujets, les vœux du nord, les nôtres,
» L'heureuse étoile, enfin, du Prince aimé des Cieux
» Dons les nobles destins se sont unis aux vôtres. »

Piron envoya, depuis, au Comte de Livry, son ami et son bienfaisant Protecteur, le manuscrit original de cette Tragédie, écrite de sa main, avec ces autres stances.

« Comte, de plus en plus, je ressemble à l'Amour;
» Mais c'est par un endroit qui fera peu d'envie:
» La lumiere à mes yeux sera bientôt ravie.
» O Comte, aimable à voir! je vais perdre le jour
» Long-tems, peut-être, avant la vie!

» Le Philosophe en moi parle du mieux qu'il peut:
» La cécité, dit-il, a de grands avantages,
» Même elle a fait par fois l'ambition des sages.
» Ici-bas, il est vrai, l'on voit plus qu'on ne veut,
» Quand on lit bien sur les visages.

haut de la double échelle qui servoit à tondre les charmilles, et de m'y jucher à califourchon. Quelqu'un m'y vit, sans que je m'en apperçusse, et le lendemain, y étant remonté, je fus fort surpris d'y trouver une selle avec des étriers. »

Voici les vers de cette Epître, dans lesquels il a peint cette aventure.

« . . . . . .
» Si votre esprit, comme à Piron,
» Tarde à s'élever en extase,
» Sous votre main est un Pégase (1)
» Qui caracolle tout le long
» De la haute et verte charmille.
» Vous le montez par échelon :
» Par degré la veine pétille ;
» Et sur la monture gentille,
» Vous mettant à califourchon,
» La rime heureuse, et sans cheville,
» Se présente à vous et fourmille
» Dans la moyenne région.
» Si, plus quinteuse qu'une mule,
» Elle osoit vous échapper là ;
» Tenez bon, et rattrapez-la,
» Ou traitez-moi de ridicule.... &c. »

Henri Brooke, Poëte Anglois, a fait une Tragédie sous le titre de *Gustave-Wasa*, ou *Le*

(1) Dans ce prétendu Parnasse.

*Libérateur de son Pays*, et que M. Duclairon, Censeur-Royal, Consul de France en Hollande, et Auteur d'une Tragédie de *Cromwel*, a traduite en prose Françoise. Elle fut imprimée, à Paris, en 1766, chez Sébastien Jorry et la veuve Duchesne, *in-8°*.

« L'Auteur Anglois n'a pas pris son sujet sous le même point de vue que M. Piron, dit le *Mercure de France*, premier et second volumes de Janvier 1766. L'amour est la premiere cause et l'unique effet de tous les mouvemens de la Tragédie de M. Piron : au lieu que dans la Piece Angloise tout concourt aux droits de la liberté. Gustave n'a vécu que pour elle : il n'a combattu que pour elle. Voilà ce qui différencie principalement ces deux Pieces. Le Traducteur a bien saisi le caractere de l'original, et la rendu en prose, dans notre langue, avec une force qui ne paroît point inférieure à la versification du Poëte Anglois.... On y a trouvé des morceaux de la plus grande beauté, et les situations les plus touchantes.... Cette Traduction a eu beaucoup de cours, et elle mérite, en effet, l'attention des Amateurs de ce genre de Littérature. C'est un

spectacle moral fort attendrissant que le Héros de cette Tragédie, et les autres personnages qui ont part à l'action du Drame. Cette action, qui est relevée par le merveilleux humain, est conduite avec énergie, et même assez d'ordre, par l'Auteur Anglois. Tous les caracteres en sont admirablement soutenus et touchés avec la force Angloise. Le Traducteur François a eu le judicieux talent de conserver l'air natal à cette Piece, en la transmettant néanmoins très-correctement dans notre langue; et l'on ne peut pas craindre de reproches à en conseiller la lecture.... »

La même année 1766, M. de La Harpe fit représenter, au Théatre François, à Paris, le 2 Mars, une Tragédie intitulée aussi *Gustave-Wasa*. « Les deux premiers actes de ce Poëme Dramatique, et une partie du troisieme furent très-bien reçus et fort applaudis du Public; spécialement le premier et une grande partie du second, dans lesquels on trouve de grandes beautés, et une fort bonne maniere d'exposer et d'écrire le Drame Tragique, dit encore le *Mercure* d'Avril suivant. Les autres actes n'eurent pas le

même succès, et l'Auteur retira la Piece après cette premiere représentation. »

« Quoique le titre et le Héros de cette Tragédie soient les mêmes que dans celle de M. Piron, que l'on reverra toujours avec plaisir sur le Théatre, les circonstances du sujet, l'action et les situations en sont différentes. M. de La Harpe paroît s'être plus approché que M. Piron de la maniere dont l'Auteur Anglois a pris ce sujet, » ajoute l'Auteur du *Mercure*.

Il y a une Tragi-Comédie, de Benserade, intitulé *Gustaphe*, ou *L'heureuse ambition*, qui fut représentée en 1637, au Théatre François, et imprimée, la même année, à Paris, chez Antoine de Sommaville, *in*-4°.; mais le sujet n'en est pas le même que celui de *Gustave-Wasa*, traité, d'après l'Histoire de Suede, par Brooke, par Piron et par M. de La Harpe. Celui de Benserade est Persan, et de son invention. Cette Piece est tout-à-fait oubliée et digne de l'être.

# GUSTAVE-WASA,

## TRAGÉDIE,

## DE PIRON;

*Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 7 Janvier 1733.*

# PERSONNAGES.

GUSTAVE, Prince du sang des Rois de Suede.

CHRISTIERNE, Roi de Danemarck et de Norvége, usurpateur de la Couronne de Suede.

FRÉDÉRIC, Prince de Danemarck.

ADÉLAIDE, Princesse de Suede.

LÉONOR, mere de Gustave.

CASIMIR, Seigneur Suédois.

RODOLPHE, confident de Christierne.

SOPHIE, confidente d'Adélaïde et de Léonor.

OTHON, Capitaine des Gardes de Christierne.

GARDES de Christierne.

*La Scene est à Stockolm, dans l'ancien Palais des Rois de Suede.*

# GUSTAVE-WASA,

## TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

RODOLPHE, quel rapport viens-tu faire à ton Roi?
De Christierne absent révere t-on la loi;
Et, tandis que Stockolm exige ma présence,
Le Danemarck, en paix, souffre-t-il la Régence?
La Reine....

RODOLPHE, *l'interrompant.*

Elle n'eſt plus, Seigneur; et cette mort
Peut-être enleve un sceptre au Monarque du Nord.
Du Sénat mécontent l'autorité jalouse
Ne ployoit qu'à regret sous votre auguste épouse;
A peine a-t-il en main le timon de l'État
Que le Peuple, sous lui, respire l'attentat,
Traite d'invasion, de puissance usurpée
Ce qu'ici vous tenez de Rome et de l'épée;

Et, s'érigeant en juge entre Stockolm et vous,
Prétend borner vos droits, ou vous les ravir tous.

CHRISTIERNE.

Gustave est mort. Sa chute et décide et prononce.
C'est une autre nouvelle, ami, que je t'annonce;
Nouvelle dont le bruit, effrayant les mutins,
Dissipera bientôt l'orage que tu crains.
Jusqu'ici, dans le cours d'une guerre inconstante,
Du malheureux Sténon la dépouille flottante
Divisa la Suede, et retint suspendu,
Entre Gustave et moi, l'hommage qui m'est dû.
Fatigué des complots de ce rival habile,
Je mis sa tête à prix : il n'a plus eu d'asyle;
Chacun se disputoit l'honneur de l'immoler,
Et son heureux vainqueur demande à me parler.
Je crains peu les effets, ayant détruit la cause;
Et le chef abattu, le reste est peu de chose.
Laissons donc, pour un tems, ces soins ambitieux;
Et que je m'ouvre ici tout entier à tes yeux.
Tu m'annonces le sort d'une épouse importune
Dont l'époux, dès long-tems, méditoit l'infortune;
Oui, la mort, la frappant de ses traits imprévus,
Rompt des nœuds que bientôt le divorce eût rompus.

RODOLPHE.

Quelles raisons, Seigneur, l'avoient donc condamnée?

CHRISTIERNE.

Le projet résolu d'un nouvel hyménée;
Les transports d'un amour vainement combattu,
Et d'autant plus ardent que toujours il s'est tu.

RODOLPHE.

Tout le monde, en effet, Seigneur, en est encore
A connoître l'objet que votre flamme honore.

CHRISTIERNE.

Que ta surprise augmente en apprenant son nom.
Adélaïde....

RODOLPHE, *l'interrompant.*

Elle?

CHRISTIERNE.

Oui; la fille de Sténon,
Héritiere du trône, attachée à Gustave,
Promise à Frédéric, détenue en esclave,
Reste unique et plaintif d'un sang que j'ai versé:
Voilà d'où part, ami, le trait qui m'a percé.

RODOLPHE.

Si sa possession, Seigneur, vous est si chere,
Pourquoi permettre donc que Frédéric espere?

CHRISTIERNE.

Hélas! souvent ainsi, nous-mêmes, contre nous,
Du sort qui nous poursuit nous préparons les coups.
Juste punition de la façon barbare,
Dont ma rage accueillit une Beauté si rare!
Écoute; et plains un cœur qui n'a pu s'attendrir
Qu'après avoir tout fait pour n'oser plus s'offrir.
Par un dernier assaut, cette ville emportée
Couvroit de ses débris la mer ensanglantée:
La vengeance y faisoit éclater sa fureur;
Et le droit de la guerre y répandoit l'horreur.
Ce Palais renfermant de nombreuses cohortes,
Nous y courons; la hache en fait tomber les portes.

J'entre. On fuit devant nous. Le sang coule ; et nos cris
Font voler la terreur sous ces vastes lambris.
Mourante, entre les bras d'une femme éperdue,
Adélaïde alors fut offerte à ma vue.
Sa pâleur, à mon œil de colere enflammé,
Déroba mille appas qui m'auroient désarmé.
D'un mortel ennemi je ne vis que la fille ;
Que le reste d'un sang funeste à ma famille :
Les armes de son pere ont fait périr mon fils,
Et cette image alors fut tout ce que je vis.
De peur de trahir même un courroux légitime,
Je détournai les yeux de dessus la victime ;
Et ce courroux ainsi, libre dans son essor,
L'envoya dans la tour, où je la tiens encor.
A n'en sortir jamais elle étoit condamnée.
Mais on adore ici le sang dont elle est née.
Il étoit important de tout pacifier ;
Et ce fut à ma haine à se sacrifier,
A souffrir que l'hymen unît à sa personne
L'héritier présomptif de ma triple couronne.
Frédéric, avoué de l'État et de moi,
Eut donc ordre d'aller lui présenter sa foi.
Il y fut. Le penchant suivit l'obéissance ;
Mais, quoiqu'il eût pour lui rang, mérite et naissance,
Qu'au plus dur esclavage, en s'offrant, il mît fin,
Deux ans de soins n'ont pu faire accepter sa main.
Cent fois, las du mépris dont on payoit ses peines,
D'un mot j'aurois tranché ces difficultés vaines,
Si le Prince alarmé, rejettant ce secours,
N'eût heureusement su m'en empêcher toujours.

Enfin je m'accusai de trop de complaisance ;
Et, croyant qu'à mon ordre il manquoit ma présence,
Je vis Adélaïde. Ah ! Rodolphe, peins-toi
Tout ce qu'a la beauté de séduisant en soi,
Tout ce qu'ont d'engageant la jeunesse et des graces
Où la tendre langueur fait remarquer ses traces !
Jamais de deux beaux yeux le charme en un moment
N'a, sans vouloir agir, agi si puissamment,
Ni jamais, dans un cœur, l'amour ne prit naissance
Avec tant d'ascendant et si peu d'espérance.
De quoi pouvois-je alors en effet me flatter ?
Les suites d'un divorce étoient à redouter.
Qu'eus-je opéré d'ailleurs sur cette ame inflexible,
Que de loin dominoit un rival invincible ?
Je n'osai donc parler : mon feu se renferma ;
Mais, sous ce feu couvert, le dépit s'alluma.
Du fugitif aimé craignant l'audace active,
Je resserrois toujours les fers de ma captive ;
Enfin, pour n'avoir plus à la persécuter,
Je publiai l'arrêt qu'on vient d'exécuter.
Frédéric ici donc est le seul qui me gêne.
Qu'il aille à Copenhague y remplacer la Reine ;
Qu'il parte, et que l'honneur d'un si brillant emploi
Serve d'heureux prétexte à l'éloigner de moi.

RODOLPHE.

Frédéric est encor vertueux et fidele,
Mais il est adoré dans le parti rebelle ;
Et des écrits publics font revivre des droits
Que l'on prétend qu'il a de nous donner des loix.

Erreur pernicieuse, ou damnable artifice
Qui travestit le crime en acte de justice,
Du maître et des sujets rompt le sacré lien,
Et fait d'un parricide un zélé citoyen !
N'exposez pas le Prince au danger trop visible
D'oublier ses devoirs en trouvant tout possible;
Et sur-tout au moment qu'environné d'amis
Son amour offensé se croiroit tout permis.
Laissez-le, s'occupant de sa folle tendresse,
Vainement soupirer aux pieds de la Princesse.
Cependant, sous le joug, ramenant le Danois,
Et bientôt pour un sceptre en pouvant offrir trois,
Satisfaites ce feu dont vous daignez vous plaindre:
Déclarez-vous en Roi qui n'a plus rien à craindre;
Et vous verrez alors qu'un amant couronné
Devient, dès qu'il lui plaît, un époux fortuné.

CHRISTIERNE.

Des soucis dévorans où mon cœur se consume
Je sens que ta présence adoucit l'amertume.
Sur tes conseils, ami, je réglerai mes pas.
Veille, écoute et vois tout; ne te ralentis pas.
Perce de cette Cour l'obscurité perfide.
Sous ta garde, aujourd'hui, je mets Adélaïde.
Fais-la de sa prison passer en ce Palais;
Mais auprès d'elle encor n'accorde aucun accès.
Du sort de son amant gardons-nous de l'instruire.
Chargeons-en le rival à qui nous voulons nuire....
Vas; tâche seulement, lui peignant ma grandeur,
Tâche à la disposer à l'offre de mon cœur.

(*Rodolphe sort.*)

## SCENE II.

CHRISTIERNE, *seul.*

Des faveurs que le Ciel m'annonce ou me prépare,
Un si fidele ami, sans doute, est la plus rare.
De mes exploits en vain je veux goûter le fruit;
La fortune me cherche, et le bonheur me fuit.
Sous le superbe dais des trônes que l'on vante,
Siégent les noirs soupçons et l'aveugle épouvante.
Un sommeil inquiet en suspend les travaux;
Et le trouble m'y suit jusqu'au sein du repos.
Quoi! pour objets de crainte ou de guerre éternelles
Des voisins ennemis, ou des sujets rebelles?
J'ai dompté les premiers; et les autres, cent fois,
D'un châtiment sévere ont ressenti le poids!
Déja, si je n'accours, l'hydre est prête à renaître....
Esclaves révoltés! tremblez sous votre maître!
Redoutez un courroux trop souvent rallumé!
Traîtres! je serai craint, si je ne suis aimé!

## SCENE III.

FRÉDÉRIC, CASIMIR, CHRISTIERNE.

CHRISTIERNE, *à Frédéric.*

FRÉDÉRIC, savez-vous le destin de la Reine?

FRÉDÉRIC.

Seigneur, on me l'apprend; et le devoir m'amene....

CHRISTIERNE.

Vous a-t-on dit aussi, qu'infidele à son Roi,
Mon Peuple ose, pour vous, s'élever contre moi?

FRÉDÉRIC.

Ah! je le désavoue, et je n'ambitionne....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Prince, on ne s'ouvre guere à ceux que l'on soupçonne.
Qui m'eût été suspect sur un tel intérêt,
Pour toute confidence, eût reçu son arrêt.
Je vous connois si bien que mon ordre suprême
Du soin de nous venger vous eût chargé vous-même,
Si je n'avois pas craint pour vous l'état fâcheux
D'un amant qu'on arrache à l'objet de ses vœux.

FRÉDÉRIC.

A de pareils égards je dois être sensible....
Mais cet objet aimé, Seigneur, est inflexible.
Il le sera toujours; et quelque éloignement
Seroit pour moi plutôt un secours qu'un tourment.

CHRISTIERNE.

Le désespoir vous trompe, et n'est qu'une foiblesse,

Que de justes raisons défendent qu'on vous laisse;
Et je veux....

FRÉDÉRIC, *l'interrompant.*

Vous voulez croître ce désespoir,
Seigneur, en vous armant de tout votre pouvoir?
Ah! laissez-moi me vaincre, et soyez moins rigide!
Ne persécutons plus la triste Adélaïde!
Croyant par mon hymen adoucir ses malheurs,
Mes assiduités secondoient vos rigueurs;
Mais puisque sa constance, et vous et moi nous brave,
Puisque le nœud fatal qui l'attache à Gustave
Est serré par le tems, loin d'en être affoibli,
Je ne veux et n'ai plus que la mort ou l'oubli.

CHRISTIERNE.

Espérez mieux d'un bruit que la cruelle ignore.

FRÉDÉRIC.

Et quel bruit?

CHRISTIERNE.

Ce n'est plus qu'une ombre qu'elle adore.

FRÉDÉRIC.

Qu'une ombre?... Quoi! Gustave?...

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Est tombé sous les coups
D'une secrete main, vendue à mon courroux.
Voilà pour son amante une triste nouvelle;
Mais c'est une raison pour tout obtenir d'elle.
L'intérêt de vos feux demandoit ce trépas.
Informez-l'en, vous même, et ne m'accusez pas.
D'un glorieux hymen lui relevant les charmes,
Achevez d'épuiser et d'essuyer ses larmes.

Du reste, vantez-lui vos soins officieux :
Je leur accorde enfin son retour en ces lieux.
Elle y peut revenir... Mais plus de résistance.
Sachez faire cesser sa désobéissance,
Lui faire respecter mes ordres absolus,
Ou le maître offensé ne vous consulte plus.

( *Il sort.* )

## SCENE IV.

FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CASIMIR.

Mon ame dès-long-tems, Seigneur, vous est connue ?
Souffrez qu'en liberté je pleure, à votre vue,
Les malheurs de Gustave et ceux de mon pays.

FRÉDÉRIC.

Les intérêts du mien n'en sont pas moins trahis.
Répandons, Casimir, l'un et l'autre des larmes ;
Toi, sur ton Prince, et moi, sur la honte des armes
Dont nous venons d'abattre un ennemi si grand !
Christierne triomphe en nous déshonorant !
L'inhumain ! et je suis son sujet ?.... Lui, mon maître !
Ah ! laissant là les droits du sang qui m'a fait naître,
C'est un cri qui du Ciel doit être autorisé :
Tout sceptre que l'on souille est un sceptre brisé !

CASIMIR.

CASIMIR.

L'infortune publique et ce noble langage
Montrent bien que le trône étoit votre partage !
Hélas ! que plus d'ardeur en vous pour ce haut rang
Nous eût bien épargné des regrets et du sang !
Faut-il que la vertu modeste et magnanime
Néglige ainsi ses droits pour en armer le crime?

FRÉDÉRIC.

Donne à mon indolence, ami, des noms moins beaux :
Je n'eus d'autres vertus que l'amour du repos.
Je ne méprisai point les droits de ma naissance.
J'évitai le fardeau de la toute-puissance.
Je cédai, sans effort, des honneurs dangereux,
Et le pénible soin de rendre un peuple heureux.
D'un noble dévoûment je ne fus pas capable.
Des forfaits du tyran ma mollesse est coupable;
Et, pour mieux me charger de tous ceux qu'il commet,
Le cruel m'associe au comble qu'il y met.
Par un assassinat, qui tient lieu de victoire,
C'est peu que de son Peuple il ait terni la gloire;
C'est peu de publier qu'à cette cruauté
De mes feux malheureux l'intérêt l'a porté,
Pour achever ma honte, et consommer son crime,
Il veut que ce soit moi qui frappe la victime;
Que de moi la Princesse apprenne son malheur,
Qu'en lui tendant la main, je lui perce le cœur !....
Évitons-la; fuyons. Prévenons ma foiblesse.
Son amour inquiet m'interroge sans cesse,
Et sans cesse, à regret, le mien se voit réduit

A ne lui pas ôter l'espoir qui la séduit.
Lui laisserai-je encor cet espoir inutile?
Et, quand je le voudrois, serois-je assez tranquille?
Un seul mot, un regard, un soupir.... Je la voi!
Retiens, cher Casimir, tes pleurs! ou laisse-moi.

( *Casimir sort.* )

## SCENE V.

ADÉLAIDE, LÉONOR, FRÉDÉRIC.

ADÉLAÏDE, *à part.*

Séjour où commandoit l'auteur de ma naissance,
Lieux, témoins du bonheur de ma paisible enfance,
Palais de mes ayeux, où leur sang est proscrit,
Hélas! que votre aspect me frappe et m'attendrit!

FRÉDÉRIC, *à part.*

Pourquoi ne pas avoir évité sa présence?
Mon trouble, à chaque instant, peut trahir mon silence!

ADÉLAÏDE.

Un bonheur apparent cause un nouvel effroi,
Seigneur, à qui subit les cruautés du Roi.
A la clarté du jour il veut bien que je vive.
Avec quelque douceur il parle à sa captive.
Ce changement, qui tient en suspens mes esprits,
De ma soumission devoit être le prix.

Vous l'êtes-vous promise? Auriez-vous laissé croire
Que je songe à trahir et Gustave et ma gloire?

FRÉDÉRIC.

Non, Madame; vous-même, avez-vous un moment
Accusé mon amour d'un tel égarement?
Non, sincere et soumis, j'ai sur votre constance,
Ainsi que mes discours, réglé mon espérance;
Frédéric qui vous aime, et que vous avez craint,
N'aspire qu'à l'exil, et ne veut qu'être plaint!

ADÉLAÏDE.

Etre plaint! Ah! Seigneur, le destin qui m'outrage
Ne permet qu'à moi seule un si triste langage.
Vous aimez, dites-vous; voilà tous vos malheurs.
Mais n'est-ce que l'amour qui fait couler vos pleurs?

FRÉDÉRIC.

Madame, l'on ressent, quand l'amour est extrême,
Avec ses propres maux ceux de l'objet qu'on aime.
Souffrant donc à la fois ma peine et vos ennuis,
Nul ici n'est à plaindre autant que je le suis.

ADÉLAÏDE.

Vous avez, je le sais, partagé mes alarmes.
La prison d'où je sors vous a coûté des larmes;
Et votre appui, sans doute, en éclaircit l'horreur.
J'ai pu craindre un moment qu'à mon persécuteur
De la même pitié l'adresse téméraire
Ne m'eût peinte incertaine et prête à lui complaire.
Grace au Ciel, elle a su plus noblement agir;
Et je puis en goûter les effets, sans rougir!
Soyez sûr à jamais de ma reconnoissance....
Que le don de mon cœur n'est-il en ma puissance!

Mais vous savez, Seigneur, si j'en puis disposer?
Ce n'est plus un tribut qu'on me doive imposer,
Lassez-vous d'un récit qui toujours vous afflige,
Et que de moi pourtant sans cesse l'on exige.
Je dois être à Gustave : il en a pour garant
La volonté d'un pere, et d'un pere expirant.
« Ma fille, me dit-il, comptons sur sa vaillance.
» Il sera mon vengeur ; soyez sa récompense..,. »
Cet ordre, mes sermens, mon amour, sa valeur;
Voilà ses droits. J'en compte encore un; son malheur.
La fuite où le condamne un pouvoir tyrannique...
Exil où mon image est sa ressource unique!
Cela seul en mon cœur a droit de le graver;
Et le vôtre est trop grand pour ne pas m'approuver!
Si la fortune aussi, pour nous moins inhumaine,
Si la victoire, un jour, en ces lieux le ramene,
De ce Héros instruit de vos bontés pour moi,
L'estime et l'amitié paîront ce que je doi.
J'espere tout encor, Seigneur, puisqu'il respire;
Et c'est vous, tous les jours, qui me le daignez dire.
Il m'aime; il saura vaincre: il brisera mes fers.
Les tyrans sont-ils seuls à l'abri des revers?
Les nôtres finiront.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Malheureuse Princesse!

ADÉLAÏDE.

Vous vous troublez! Quelle est la douleur qui vous presse?

FRÉDÉRIC.

Vous connoissez le Roi, Madame? et vous savez....

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Je sais que le barbare ose tout. Achevez?...

FRÉDÉRIC.

Hélas!

LÉONOR.

Va-t-il sur nous fondre un nouvel orage?

FRÉDÉRIC.

Léonor, soutenez aujourd'hui son courage!
Adieu.

LÉONOR.

Qu'annonce enfin ce douloureux transport?

ADÉLAÏDE, *à Frédéric.*

Ah! mon cœur a frémi, Seigneur! Gustave est mort!

(*Frédéric sort.*)

## SCENE VI.

ADÉLAIDE, LÉONOR.

ADÉLAÏDE.

A ce comble de maux vous m'aviez réservée,
Madame; et par vos soins je m'y vois arrivée!
Non, ce cœur déchiré ne vous pardonne pas!
Pourquoi, mille fois prête à mourir dans vos bras,
Le jour, où dans les fers par vous je fus suivie,
Pourquoi m'avoir rendue aux horreurs de la vie?
Mes yeux, mes tristes yeux, qu'à regret je r'ouvris,
N'auroient pas maintenant à pleurer votre fils!

LÉONOR.

Montrons, montrons, Madame, une ame plus virile :
Est-ce à vous à pleurer quand sa mere est tranquille ?

ADÉLAÏDE.

Calme dénaturé, qui ne sert en ce jour
Qu'à prouver que le sang est moins fort que l'amour !

LÉONOR.

Il prouve qu'à mon âge un peu d'expérience
Condamne entre ennemis l'excès de confiance.
Un fils m'est aussi cher que vous l'est un amant ;
Et je ne voudrois pas lui survivre un moment.
Mais n'est-ce pas, Madame, être aussi trop crédule ?
De nous tromper ici se fait-on un scrupule ?
On veut vous dégager de vos premiers sermens.

ADÉLAÏDE.

Ah ! le Prince eut toujours de nobles sentimens !
Frédéric est sincere.

LÉONOR.

Oui, mais, Madame, il aime.
Christierne, d'ailleurs, peut l'abuser lui-même.
Celui-ci, sur un bruit qui flatte sa fureur,
Tout le premier, peut-être, est aussi dans l'erreur.
Se plaisant au récit d'événemens semblables,
Le Peuple a, de tout tems, donné cours à des fables.
Gustave, sans chercher d'exemples au-dehors,
Sur ce mauvais garant, me compte au rang des morts,
Dans le sanglant désastre, où je perdis son pere,
L'opinion publique enveloppant sa mere,
Sans doute, quand le bruit en parvint jusqu'à lui,
Je lui coûtai les pleurs qu'il vous coûte aujourd'hui.

Comme moi, sous un nom qui le fait méconnoître,
Peut-être il vit... Que dis je ? il triomphe peut-être !
Pour un heureux augure acceptons mon espoir.
C'est un cœur maternel qui tarde à s'émouvoir.
Enfin, Madame, enfin, si le vouloir céleste,
Par un songe aux mortels souvent se manifeste,
Le bras, le bras vengeur est levé sur ces lieux.
Deux fois le Ciel, deux fois cette nuit à mes yeux,
Ce Ciel, au châtiment trop lent à se résoudre,
A présenté Gustave ayant en main la foudre.
De la pourpre Royale il étoit revêtu,
Tandis que sous ses pieds Christierne abattu,
Cachant dans la poussiere un front sans diadême,
Restoit dans cet opprobre, en horreur aux siens même.
Est-ce nous annoncer mon fils privé du jour ?

ADÉLAÏDE.

Eh ! bien donc, de Sophie attendons le retour.
Sophie à ses parens pour un moment rendue,
Saura d'eux la nouvelle et qui l'a répandue.
Vous aurez, jusques-là, suspendu mes tourmens.
Puisse l'effet répondre à vos pressentimens !

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

CASIMIR, *seul.*

HÉROS de la Patrie, ombre auguste et plaintive,
Prince, à qui les Destins veulent que je survive;
Si je leur obéis, si ma douleur se taît,
C'est dans l'espoir vengeur dont mon cœur se repaît!
Ici, bientôt, ici ton bourreau mercenaire
Doit venir de ton sang demander le salaire....
(*Portant la main sur son épée.*)
Ce fer le lui réserve. Il mourra, fût-ce aux yeux
Du Monarque abreuvé d'un sang si précieux!
Lui-même eût satisfait le premier à tes mânes;
Mais le Juge des Rois, le Ciel, aux mains profanes
Dans leur sang, tel qu'il soit, défend de se tremper,
Et le tonnerre seul a droit de les frapper.
Souffre donc....

## SCENE II.

FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CASIMIR.

AH! Seigneur, où courez-vous? D'où naissent
Les transports et le trouble où tous vos sens paroissent?
Fuyez-vous un séjour où l'aveugle fureur....

FRÉDÉRIC.

Ah! je me fuis moi-même, et je me fais horreur!
Casimir, c'en est fait! j'ai part au parricide!
J'ai du sort de Gustave instruit Adélaïde.
Je n'ai pu surmonter la pitié qu'inspiroit
Une espérance vaine où son cœur s'égaroit.
Mes pleurs l'ont détrompée, et j'en porte la peine.
Son malheur contre moi va redoubler sa haine.
Annoncer ce malheur, l'avoir moi-même osé,
C'est m'être mis au rang de ceux qui l'ont causé.
Ma douleur à ses yeux peut-elle être sincere?
Elle craint mon amour: elle croit que j'espere;
Qu'un triomphe secret renferme dans mon sein
Les lâches sentimens d'un rival inhumain.
Je ne la blâme pas; d'ennemis entourée,
Sur quelle foi veut-on qu'elle soit rassurée?
Il n'est pour elle ici qu'injure ou faux respect;
Rien qui ne lui doive être odieux, ou suspect.
Je ne m'en prends qu'aux soins du tyran qui l'accable.
Plus il veut mon bonheur, plus il me rend coupable!

A sa honte, à la mienne, il veut être obéi ;
Et s'il me servoit moins, je serois moins haï !

CASIMIR.

Courez donc l'arracher d'auprès de la Princesse,
Que sans doute pour vous en ce moment il presse.

FRÉDÉRIC.

Et c'est là le sujet de mon emportement !
Je courois la rejoindre à son appartement,
Epancher à ses pieds et mon cœur et mes larmes,
Jurer de ne jamais attenter à ses charmes ;
Et là-dessus, du moins, la laisser sans effroi.
Christierne venoit de s'y rendre avant moi ;
Et quand je veux l'y suivre on m'en défend l'entrée :
De douleur, de dépit, je me sens l'ame outrée !
C'est trop mettre à l'épreuve un Prince au désespoir,
Qui hors de l'équité méconnoît tout pouvoir,
Qui peut briser un joug qu'il s'imposa lui-même.
Je ne réponds de rien, blessé dans ce que j'aime !
Tant de méchancetés, d'injustices, de sang
Ne rappellent que trop Frédéric à son rang !

CASIMIR.

Remontez-y, Seigneur, abattez qui vous brave !
Attaquez-le en un tems où le sang de Gustave,
Où le sang indigné de tant d'autres proscrits
Aux lieux d'où part la foudre a fait monter ses cris.
Vos armes dans le cours d'une si juste guerre
Auront l'appui du Ciel, et les vœux de la terre....
Que dis-je ? le tyran n'est-il pas déposé ?
Le Peuple et le Sénat pour vous ont tout osé :
La clameur vous couronne ; et la flotte informée

Déja du même zele est sans doute animée.
Éclatez : la victoire est sûre, et n'est pas loin ;
Mais n'en attendez plus Casimir pour témoin.
Je le fus trop long-tems des maux de ma Patrie.
Je vais de Christierne affronter la furie.
Meure le scélérat dont le bras l'a servi,
Et que le jour après, s'il veut, me soit ravi !
Trop content si je suis la derniere victime
D'un pouvoir si funeste et si peu légitime !

FRÉDÉRIC.

Adieu ! .... Le meurtrier s'avance vers ces lieux ;
Et j'évite un aspect qui me blesse les yeux.
(*Il sort.*)

## SCENE III.

GUSTAVE, CASIMIR.

CASIMIR, *à part.*

DEVROIS-JE d'un défi favoriser le traître ?...
(*A Gustave, en mettant l'épée à la main.*)
Monstre, souillé du sang de mon auguste maître,
Evite, si tu peux, le péril que tu cours !
Je ne t'imite point, lâche ! défends tes jours.

GUSTAVE.

Arrête ! ouvre les yeux, Casimir ; envisage
L'ennemi qui t'aborde, et que ton zele outrage !
Cet accueil pour Gustave est un accueil bien doux !

CASIMIR, *se jettant à ses genoux.*

Que vois-je ? quel prodige !... Ah ! Seigneur, est-ce
vous ?
Vous de qui la Suede a pleuré la disgrace ?

GUSTAVE, *le relevant.*

Parlons bas. Leve-toi, Casimir, et m'embrasse.
Je saurai dignement récompenser ta foi.

CASIMIR.

Moi-même, dans vos bras, à peine je m'en croi !....
Ma surprise est égale à ma frayeur extrême.
Vous, vivant ! vous, ici ! vous, dans le Palais même
D'un barbare qui va par-tout, l'or à la main,
Mendier contre vous le fer d'un assassin !

GUSTAVE.

Je connois Christierne, et sais où je m'expose ;
Sois tranquille : j'espere encor plus que je n'ose.
En vain la barbarie habite ce séjour,
Cher ami, si pour moi j'y retrouve l'amour.
Plus avant que jamais rentre en ma confidence....
Mais se peut-on parler ici sans imprudence ?

CASIMIR.

Cet endroit du Palais est le plus assuré.
De tous ses Courtisans Christierne entouré
Ne revient pas si-tôt d'avec Adélaïde.

GUSTAVE.

Avant tout autre soin, rassure un feu timide
Qui de dix ans d'absence a lieu d'être alarmé.
Le fidele Gustave est-il encore aimé ?

CASIMIR.

Ose-t-il soupçonner la foi de la Princesse ?

GUSTAVE.

GUSTAVE.

Sur le bruit de ma mort, libre de sa promesse,
N'eût-elle pas laissé disposer de sa main ?

CASIMIR.

Tel qui s'en flatte ici s'en flatte bien en vain !

GUSTAVE.

Tu crois que sa constance eût honoré ma cendre ?

CASIMIR.

Dans la tombe avec vous elle est prête à descendre.

GUSTAVE.

Je ne connois donc plus ni crainte, ni danger,
Ami ; Stockolm est libre, et je vais vous venger !

CASIMIR.

Eh ! quelle trame heureuse a donc été tissue ?
J'ignore l'entreprise au moment de l'issue.
De vos secrets, Seigneur, j'étois moi seul exclus,
Et de votre amitié vous ne m'honoriez plus ?

GUSTAVE.

En entrant, tu l'as vu, sur un bruit qui t'offense,
J'évitois, je l'avoue, et craignois ta présence.
Christierne, dit-on, est devenu ton Roi,
T'appelle à ses conseils et ne s'ouvre qu'à toi ?

CASIMIR.

A tous beaux sentimens une ame inaccessible,
D'aucune confiance est-elle susceptible ?
Non, Seigneur, non ; le traître, au crime abandonné,
Se croit de ses pareils toujours environné ;
Et s'il me distingua, ce ne fut qu'un caprice
Qui fut une faveur, pour moi, moins qu'un supplice.
J'en soutenois l'affront ; mais le motif est beau.

Vos amis sans cela seroient tous au tombeau.
Je flattois, sans rougir, une injuste puissance,
Qui souvent à ma voix épargna l'innocence;
Et vous devez, Seigneur, à ce zele, à ma foi
Ceux que vous avez crus plus fideles que moi.

GUSTAVE.

Pardonne, et désormais n'ayons l'ame occupée
Que du plaisir de voir mon erreur dissipée !
Je te retrouve stable et ferme en ton devoir;
Tu me revois vivant et plein d'un bel espoir.
Dans le piége mortel je tiens enfin ma proie.
Conçois-tu, Casimir, mon audace et ma joie ?
Pour te les peindre songe aux horreurs du passé,
A tant d'excès commis, à tant de sang versé !
Rappelons-nous ici ma premiere infortune.
Image à des vengeurs plus douce qu'importune !
A la Cour du tyran, Gustave, Ambassadeur,
Et d'un sang dont l'on dût révérer la splendeur,
Éprouve des cachots la rigueur et l'injure.
Je languis dans les fers, tandis que le parjure
En vient charger ici des peuples éperdus,
Qu'il craignoit que mon bras n'eût trop bien défendus!
Échappé, mais trop tard, et fuyant nos frontieres,
Depuis cinq ans en proie aux armes étrangeres,
Je passai sous un Ciel encor plus ennemi,
Où le soleil n'échauffe et ne luit qu'à demi,
Tombeau de la nature, effroyables rivages
Que l'ours dispute encore à des hommes sauvages!
Asyle inhabitable, et tel qu'en ces déserts
Tout autre fugitif eût regretté ses fers.

Sans amis, sans Patrie, ignoré sur la terre,
C'est là, durant trois ans, que je fuis et que j'erre,
Qu'impuissant ennemi, qu'amant infortuné,
Je maudis mille fois le jour où je suis né!
Une misere enfin si profonde et si rare
Trouva quelque pitié dans ce climat barbare.
Des cavernes du Nord, du fond de ses frimats,
Je sus faire sortir des hommes, des soldats;
Et même des amis généreux et fideles,
A ne le pas céder aux ames les plus belles.
Suivi d'eux, je reviens; et les âpres hivers
Nous font d'un pied léger franchir de vastes mers.
A peine ai-je abordé cette triste contrée,
Et de quelques succès signalé mon entrée
Que l'espoir, à ce bruit, renaissant dans les cœurs,
Range nos vieux guerriers sous mes drapeaux vengeurs.
C'est alors que pour vaincre il fallut disparoître,
Et qu'un prix publié (dignes armes d'un traître!)
Abandonnant ma vie aux plus indignes mains,
Environna mon camp, le remplit d'assassins.
Je dépouille d'un chef l'apparence nuisible.
Travesti, mais des miens par-tout l'ame invisible,
Je marche à la faveur de ce déguisement;
Et Gustave à couvert triomphe impunément!
Dans Stockolm, à l'abri de l'heureux stratagême,
Je viens seul me servir d'émissaire à moi-même:
Là je vois mon devoir écrit de tout côté.
D'un Temple, d'un Palais le marbre ensanglanté,
Une veuve, une fille, une mere plaintive;
Tout m'émeut, tout retrace à mon ame attentive

L'instant où, de leur fils réclamant le secours,
Périrent, sous le fer, les auteurs de mes jours!
Et juge de ma tendre et vive impatience
Quand, le cœur embrasé d'amour et de vengeance,
Je lance mes regards vers l'horrible prison
Où vous laissez gémir le beau sang de Sténon!
J'assemble mes amis; mon aspect les anime.
J'ai peine à réprimer une ardeur magnanime.
Ils doivent cette nuit attaquer le Palais,
Tandis qu'à fondre ici des bataillons tout prêts,
Du creux de nos rochers sortant sous ma conduite,
Ameneront l'alarme et le meurtre à ma suite.
Du carnage mon nom sera l'affreux signal.
Mais je veux m'assurer, avant l'instant fatal,
D'un salut dont le soin m'agiteroit sans cesse;
Je veux de ce Palais enlever ma Princesse.
Dans ce dessein, qu'en vain tu n'approuverois pas,
Après avoir semé le bruit de mon trépas,
J'ose me présenter au tyran que je brave
A titre de vainqueur du malheureux Gustave.
J'hésitois, je l'avoue, à m'y déterminer:
L'ombre de l'imposture a de quoi m'étonner;
Mais songeons qu'il y va des jours d'Adélaïde,
Et croyons tout permis pour punir un perfide.

CASIMIR.

Eh! ne craignez-vous pas, Seigneur, en vous montrant,
Du tyran soupçonneux le regard pénétrant?

GUSTAVE.

Non; lorsque le barbare usa de violence,
Son ordre m'épargna l'horreur de sa présence,

Et rendu, par le tems, méconnoissable aux miens,
Je puis me présenter, sans risque, aux yeux des siens.
Mais quand pour m'introduire auprès de la Princesse
Il ne me faut pas moins de courage et d'adresse,
Que personne ( du moins tel est le bruit public )
Ne la voit, ne lui parle, excepté Frédéric,
Ami, j'y réfléchis : dis-moi, comment t'en croire?
Sur quoi l'assures-tu fidelle à ma mémoire?

CASIMIR.

Sur ce que Frédéric lui-même a laissé voir,
Sur sa pitié pour elle, et sur son désespoir.
N'en cherchez pas, Seigneur, de preuve plus solide.
Son désespoir nous peint celui d'Adélaïde.
Quoiqu'amant maltraité, son cœur compatissant
N'a de maux et d'ennuis que ceux qu'elle ressent;
Et ne m'alléguez pas que peut-être il m'abuse.
Il s'emporte, il menace, il vous plaint, il s'accuse.
Du tyran qui le sert il déteste l'appui :
Ses prétentions même ont cessé d'aujourd'hui;
D'aujourd'hui comme un crime il regarde sa flamme.

GUSTAVE.

Voilà pour un rival bien de la grandeur d'ame!

CASIMIR.

Et c'est ce que je vois de plus flatteur pour vous.
Plus le rival est grand, plus le triomphe est doux!

GUSTAVE.

J'aimerois mieux une ame et moins noble et moins tendre.

Moins Frédéric prétend, plus il eût pu prétendre.
Que n'eût pu sa vertu sur un cœur vertueux?
Je serois bien injuste et bien présomptueux,
Si le Ciel aujourd'hui vouloit que je périsse,
D'exiger ou d'attendre un si grand sacrifice!
La mort rompt tous les nœuds qui peuvent nous lier.
On l'estime; on l'eût plaint : il m'eût fait oublier!
Déja, peut-être.... Mais mes yeux vont m'en instruire.
Un plus long entretien, ami, nous pourroit nuire.
Sors; je cours te rejoindre au sortir de ces lieux,
Apprendre à nos amis à te connoître mieux,
Te redonner entre eux le rang que tu mérites,
Concerter notre marche, en mesurer les suites,
Et t'indiquer en cas de revers imprévus
Les moyens d'y pourvoir et de n'en craindre plus.

( *Casimir sort.* )

## SCENE IV.

GUSTAVE, *seul.*

Mes yeux vont lire au fond du cœur d'Adélaïde...
Je tremble.... Voilà donc ce Gustave intrépide,
Qui vient changer la face et les destins du Nord?
Ce guerrier redouté, qui, méprisant la mort,
Jusques dans son Palais, vient braver Christierne?
Un mouvement jaloux l'abat et le consterne!

De quoi jaloux, encor? J'en rougis; mais, hélas!
Tendre, et toujours absent, quels soupçons n'a-t-on pas?....
Quelqu'un paroît.... Gardons que ce trouble n'éclate!

## SCENE V.

CHRISTIERNE, RODOLPHE, GUSTAVE.

CHRISTIERNE, *à Rodolphe.*

QUEL air tranquille et fier! Je vois ce qui la flatte:
Elle croit qu'on la trompe; et loin de renoncer....
(*Montrant Gustave.*)
Est-ce là le soldat qu'on vient de m'annoncer?
Celui qui de Gustave apporte ici la tête?

GUSTAVE.

Oui, Seigneur. Triomphez; et que le Ciel apprête
A tous vos ennemis un semblable destin!

CHRISTIERNE.

Pourquoi se présenter sans ce gage à la main?

GUSTAVE.

Je ne paroîtrois pas avec tant d'assurance
Si ce gage fatal n'étoit en ma puissance.
C'est un spectacle affreux dont vous pouvez jouir;
Et c'est à vous, Seigneur, à vous faire obéir.

CHRISTIERNE.

Ton nom?

GUSTAVE.

En avoir un que tout le monde ignore,
C'est, selon moi, Seigneur, n'en point avoir encore;
Mais je me sens une ame au-dessus du commun,
Qui bientôt m'en promet et saura m'en faire un.

CHRISTIERNE.

Tous les déguisemens de ce Chef téméraire
A tes yeux vigilans n'ont donc pu le soustraire?

GUSTAVE.

Quelque forme qu'il prît, Seigneur, pour échapper,
Je le connoissois trop pour m'y laisser tromper!

CHRISTIERNE.

Où l'as-tu rencontré? dans quelle circonstance
Le Ciel a-t-il livré le traître à ma vengeance?

GUSTAVE.

Quand vous aviez, pour vous, tout à craindre de lui.

CHRISTIERNE.

En quels lieux? dans quel tems?

GUSTAVE.

A Stockolm, aujourd'hui.

CHRISTIERNE.

Sous nos yeux?

GUSTAVE.

Ici même, et dans l'instant, peut-être,
Qu'au péril de vos jours il alloit reparoître.

CHRISTIERNE.

Tu m'étonnes!... Poursuis... Comment triomphes-tu?
L'as-tu pris sans défense, ou l'as-tu combattu?

GUSTAVE.

Je n'ai point à rougir d'un honteux avantage.

Vous pourrez dans la suite éprouver mon courage ;
Et vous verrez alors, quand je cueille un laurier,
Que je le sais cueillir en généreux guerrier.

CHRISTIERNE, *à Rodolphe.*

(*A Gustave.*)

J'aime sa noble audace !.... Indique ton salaire.
Si j'ai promis trop peu, dis ce qui peut te plaire.

GUSTAVE.

Mon bras dans ce motif ne s'étoit point armé :
Un intérêt si bas l'auroit mal animé.
J'eus pour objet unique, en exposant ma vie,
Le gloire de servir mon maître et ma Patrie ;
Et, puisque l'honneur seul excita ma valeur,
Veuillez, pour tout salaire, acquitter cet honneur.

CHRISTIERNE.

Tu n'auras pas conçu d'espérance frivole.
Prononce ; que veux-tu ?

GUSTAVE.

Dégager ma parole.

CHRISTIERNE.

Explique-toi.

GUSTAVE, *tirant un billet de sa poche, et le présentant à Christierne.*

Gustave, aux portes de la mort,
A tracé cet écrit, par un dernier effort ;
Et j'ai cru lui pouvoir hasarder la promesse
De le rendre aujourd'hui, moi-même, à la Princesse.

CHRISTIERNE.

Voyons ce qu'il contient ; tu seras satisfait.

( *Prenant le billet.* )

Je connois sa main ; donne.... Oui, c'est elle, en effet.

( *Il lit.* )

« Adieu, Princesse infortunée !
» La victoire n'est pas du plus juste parti :
» Je vous servois ; je meurs. Telle est ma destinée ;
» Et mon astre cruel ne s'est point démenti.
» D'une félicité vainement attendue,
» Si vous m'aimiez encore, oubliez les douceurs.
» Votre repos m'occupe au moment où je meurs :
» Régnez ; je vous remets la foi qui m'étoit due.
» Laissez-en désormais disposer les vainqueurs. »

( *A Gustave, en lui rendant le billet.* )

Sors. Avant que le jour de ces lieux disparoisse,
Rodolphe te fera parler à la Princesse.

GUSTAVE.

Il me reste une grace à demander.

CHRISTIERNE.

Hé quoi ?

GUSTAVE.

Que, par ménagement et pour elle et pour moi,
On ne m'annonce point comme auteur de sa perte ;
Mais comme un simple ami dont la main s'est offerte...

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Je t'entends. C'eût été le premier de mes soins.

( *Gustave sort.* )

## SCENE VI.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

HÉ bien, lui faudra-t-il encor d'autres témoins?
Elle en croira Gustave : elle verra sa lettre,
Et son dernier avis peut enfin la soumettre.
Mais que son cœur se rende ou non, j'aurai sa main.

RODOLPHE.

Sans doute, un peu de tems....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Non, Rodolphe; demain.
C'est tout le tems que peut souffrir la violence
D'un amour qu'ont lassé la gêne et le silence.
Soumise ou non, demain elle m'a pour époux.

RODOLPHE.

Sans vous embarrasser des fureurs d'un jaloux,
D'un rival qu'appuîront des sujets infideles?

CHRISTIERNE.

Vains discours! je ne crains ni lui, ni les rebelles.
Frédéric y renonce. Osant le déclarer,
Lui-même, il s'est privé du droit d'en murmurer;
Et quant à mes sujets, tout le mal ne procede
Que du feu de la guerre allumée en Suede;
Ici, par mon hymen quand j'aurai tout calmé,
Là, bientôt, par la peur, tout sera désarmé.

Je te dispense enfin de ces marques de zele.
J'adore Adélaïde, et je ne vois plus qu'elle.
Toi-même, qui l'as vue, à d'amoureux transports
Peux-tu, sans injustice, opposer tes efforts?
Quel est donc mon pouvoir? Maître de tant de charmes,
S'agira-t-il toujours de contraintes, d'alarmes,
D'obstacles, de délais, de mesure à garder?
Il s'agit de mourir ou de la posséder!
Il n'est point de périls que l'amour ne dédaigne.
Différer est le seul aujourd'hui que je craigne.
Il me reste un rival qui s'est fait estimer;
Si je perds un instant, il peut se faire aimer.

RODOLPHE.

Reposez-vous, Seigneur, sur ceux qui vous secondent.
Elle le verra peu : mes soins vous en répondent.
Je veillerai sur eux. Vous, si vous m'en croyez,
Ne précipitez rien. Daignez plaire; essayez
D'écarter ce qui peut occuper sa pensée.
De quoi n'est pas capable une amante insensée?
Voulez-vous....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Oui, Rodolphe, oui, telle est mon ardeur;
Dût-elle entre mes bras signaler sa fureur,
Fût-ce à la perfidie allier la tendresse,
Et placer dans mon lit la haîne vengeresse....
Mais de quoi s'alarmer au sein de la vertu?
J'aurai sa foi; je l'aime, et je regne. Crois-tu
Que du lien formé la sainteté soit vaine?
Les autels sont alors les bornes de la haine?

Les

Les noms de Roi, d'époux, ne désarment-il pas?
L'hymen a des devoirs, le trône a des appas.
L'un ou l'autre, peut-être, adoucira son ame.
Tantôt tu permettois plus d'espoir à ma flamme?
D'un amant couronné tu relevois les droits;
Et l'amour, à t'entendre, obéissoit aux Rois?

RODOLPHE.

Aussi je ne crois pas la Princesse inflexible.
Quelque soin, quelque égard peut la rendre sensible.
Si même à Frédéric elle résiste encor,
Ne l'en accusez point.

CHRISTIERNE.

Hé qui donc?

RODOLPHE.

Léonor.
Cette femme, Seigneur, vous est-elle connue?

CHRISTIERNE.

C'est, s'il m'en souvient bien, la suivante éperdue
Qui, le jour qu'en ces lieux je portois le trépas,
Soutenoit la Princesse, expirante en ses bras.

RODOLPHE.

C'est votre véritable et mortelle ennemie.
Seigneur, Adélaïde est par elle affermie
Dans les ressentimens qu'elle fait éclater.
J'ai surpris des discours à n'en pouvoir douter.
Je dis plus; je la crois toute autre qu'on ne pense.
Ce qu'elle est se démêle à travers l'apparence;
Et tout son air dénonce, à l'orgueil qu'on y lit,
Quelqu'un bien au-dessus du rang qui l'avilit.

En tout ceci, daignez souffrir que je vous guide.
Séparons Léonor d'avec Adélaïde.

CHRISTIERNE.

Ayant à la fléchir, ce sera l'irriter.
N'importe, ton avis n'est pas à rejetter.
Use, en homme éclairé, de ton zele ordinaire.
Observe-les de près; et, s'il est nécessaire,
Pour peu que tes soupçons pénetrent plus avant,
Tu peux les séparer. Va... Mais auparavant,
A quelque grand péril qu'un prompt hymen expose,
Vole au Temple; que tout pour demain s'y dispose.
Préviens-en de ma part la fille de Sténon.
De l'époux seulement laisse ignorer le nom.
C'est au pied de l'autel où je dois la conduire
Qu'en Monarque absolu je prétends l'en instruire.

RODOLPHE.

Vous pouvez tout, Seigneur. Si pourtant....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Plus d'avis,
Ni de retardemens. Je le veux; obéis.

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

ADÉLAIDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.

HÉ bien, chere Sophie, aprés tant de misere,
Libre, enfin, tu t'es vue entre les bras d'un pere ?
Je partage avec toi.... Mais je vois, à tes pleurs,
Que tu viens d'éprouver le plus grand des malheurs?

SOPHIE.

Que ma prison n'a-t-elle été ma sépulture ?
J'eusse ignoré des maux dont frémit la nature !

ADÉLAÏDE.

Ainsi dans notre sang l'ennemi s'est baigné,
Et le fer destructeur n'aura rien épargné ?

SOPHIE.

Il a laissé par-tout le deuil et le ravage:
Nous ne nous en faisions qu'une imparfaite image.
Cette ville n'est plus qu'un débris effrayant
Où l'œil épouvanté la cherche en la voyant.
Stockolm a disparu; sa splendeur est éteinte.
Un désert est resté; vaste et lugubre enceinte,
Où tout ce que la guerre épargna de Héros

A péri, dès long-tems, par la main des bourreaux!
Mon pere fut du nombre, et je viens de l'apprendre;
Mais en vain je demande où repose sa cendre,
Et c'est m'apprendre assez que de son triste sort
L'horreur s'est étendue au-delà de sa mort!

ADÉLAÏDE.

Ton pere fut fidele et cher à sa Patrie.
Pour oublier sa mort, souviens-toi de sa vie,
Et te sers des conseils dont tu savois si bien
Combattre ma douleur quand je pleurois le mien!
Hélas! quels sont tes maux près de ceux que j'endure?
Vois gémir, à la fois, l'amour et la nature;
Car, enfin, sois sincere, en crois-tu Léonor?
Qu'en penses-tu? son fils respire-t-il encor?

SOPHIE.

Non, Madame, sa mort n'est que trop avérée!

ADÉLAÏDE.

Cruelle! et quel témoin t'en a donc assurée?

SOPHIE.

Le meurtrier poursuit son salaire à la Cour.

ADÉLAÏDE.

Le même coup deux fois m'assassine en un jour!

SOPHIE.

Ce qui doit rendre encor nos regrets plus sensibles,
C'est l'espoir dont flattoient ses armes invincibles.
Le Ciel depuis six mois favorisoit ses coups.
De triomphe en triomphe, il s'avançoit vers nous.
Nos malheurs l'attendoient au bout de la carriere!
C'est là qu'il est frappé d'une main meurtriere,
Et qu'à ce défenseur, long-tems victorieux,

On arrache la palme et la vie à nos yeux !
Sa déplorable mere est enfin convaincue ;
Et du coup trop certain sa grande ame abattue....

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Nous nous importunons dans notre accablement.
J'ai besoin, comme toi, d'être seule un moment.

(*Sophie sort.*)

## SCENE II.

ADÉLAIDE, *seule.*

ET ma douleur profonde, à ce récit funeste,
De mes jours malheureux n'a pas tranché le reste !
Ainsi donc la vertu cede au crime impuni !
Toute erreur est cessée, et tout espoir fini.....
Ai-je bientôt du Ciel épuisé la colere ?
O mort ! ô seul asyle !....

## SCENE III.

LÉONOR, ADÉLAIDE.

LÉONOR.

AH ! ma fille !

ADÉLAÏDE.

Ah ! ma mere !

LÉONOR.

Moi sans fils, comme vous maintenant sans époux,
Notre unique ressource est à des noms si doux !

ADÉLAÏDE.

De notre liberté voilà donc les prémices ?

LÉONOR.

Et l'équité des Cieux que j'ai crus plus propices !

ADÉLAÏDE.

Pressentimens trompeurs !

LÉONOR.

Tous nos vœux sont trahis !

ADÉLAÏDE, *à part.*

O mon dernier espoir ! ô Gustave !

LÉONOR, *à part.*

O mon fils !

ADÉLAÏDE.

Heureuses qu'en ce jour d'amertume et d'alarmes,
Il nous soit libre encor de confondre nos larmes !

LÉONOR.

Qu'il vive en votre cœur ! ne l'oubliez jamais !
Je vivrai du plaisir d'adoucir vos regrets !

ADÉLAÏDE.

S'il vivra dans mon cœur ? Oubliez-vous, vous-même,
Combien, depuis quel tems, à quels titres je l'aime ?
Oubliez-vous, Madame, en ce triste moment,
Que je le pleure à titre et d'époux et d'amant ?
L'un à l'autre promis presque dès ma naissance,
Le desir de lui plaire occupa mon enfance ;
Et quand ce Prince aimable abandonna ces lieux,
Un souvenir si cher attendrit nos adieux.
Bien que mon second lustre alors finît à peine,
L'éloignement n'a fait que resserrer ma chaîne.
Ma flamme, en attendant des nœuds plus solemnels,
Croissoit, de jour en jour, sous vos yeux maternels.
A ma vive amitié je mesurois la sienne.
Mon pere fut le sien, sa mere étant la mienne.
Vous cultiviez en moi des sentimens si doux !
Ils faisoient notre joie. Ah ! Madame, est-ce à vous,
Quand la mort nous l'enleve, est-ce à vous d'oser croire
Qu'un autre le pourroit bannir de ma mémoire ?
Qui seroit-ce ? Jamais Frédéric à mes yeux,
Tout soumis qu'il paroît, ne fut plus odieux !

LÉONOR.

Encore est-ce un bonheur que, dans notre infortune,
Il sache commander à sa flamme importune,
Et que l'usurpateur, jusqu'ici son appui,
Semble craindre à présent de vous unir à lui.
Oh que, vous voyant libre et moins tyrannisée,

Étrangement tantôt je m'étois abusée !
A de justes remords j'imputois sa douceur ;
Mais c'est qu'il ne voit plus d'obstacle à sa grandeur.
Ne craignant plus mon fils, il n'a plus rien à craindre,
Plus rien qui maintenant le force à vous contraindre.
Il ne s'étoit plié qu'à des raisons d'État,
Qu'il a su mieux trancher par un assassinat.

ADÉLAÏDE, *voyant approcher Rodolphe.*

Madame, attendons-nous à quelque ordre sinistre. . . .
Le tyran se fait craindre à l'aspect du Ministre.

## SCENE IV.

RODOLPHE, ADÉLAIDE, LÉONOR.

RODOLPHE, *à Adélaïde, dont il a entendu les derniers mots.*

NON, Madame ; le Roi veut faire désormais
A la sévérité succéder les bienfaits.
En ce jour, où tout prend une paisible face,
Il veut que le passé se répare et s'efface ;
Qu'avec la liberté vous repreniez vos droits,
Et que votre bonheur couronne ses exploits.
La Garde qui vous suit déja n'est plus la sienne :
Ce Palais reconnoît en vous sa Souveraine.
Commandez-y, Madame ; et remplissez un rang
Où la vertu vous place, encor plus que le sang.

ADÉLAÏDE.

Si ton maître est touché des pleurs qu'il fait répandre,

Si d'un tel bienfaiteur mon bonheur peut dépendre,
Si tout dans ce Palais se doit assujettir,
Si j'y commande enfin, qu'on m'en laisse sortir.
Trop d'horreur est mêlée à l'air qui s'y respire.
Il est d'affreux climats qui bornent cet Empire.
La nature y languit loin de l'astre du jour.
Mon repos, mon bonheur est là : c'est le séjour,
L'asyle et le Palais qu'on demande à ton maître,
Et non des lieux souillés du sang qui m'a fait naître.
Qu'il daigne en ces déserts me faire abandonner ;
Loin de lui je consens à lui tout pardonner.

RODOLPHE.

Madame, il faut s'armer d'un plus noble courage.
Que parlez-vous d'aller dans un climat sauvage
D'un Peuple qui vous aime ensévelir l'espoir ?
Faites céder pour lui la tristesse au devoir.
Faites céder pour vous la foiblesse à la gloire.
On dépose à vos pieds les fruits de la victoire.
Votre pere n'eût eu qu'un sceptre à vous laisser.
Dans un rang trop commun c'étoit vous abaisser.
La fortune se sert de votre malheur même,
Pour vous ceindre le front d'un triple diadême ;
Mais c'est en exigeant le don de votre main,
Madame, et les autels sont parés pour demain.

LÉONOR.

De nos persécuteurs le Ministre barbare
Leur a-t-il inspiré l'ordre qu'il nous déclare ?
Ou peut-il ignorer, s'il ne fait qu'obéir,
Qu'obéir aux tyrans souvent c'est les trahir ?
Parlons à cœur ouvert, et laissez l'insolence

Qui, sous un beau semblant, masque la violence;
L'usurpateur a mis le comble à ses forfaits :
De leur fruit dangereux il veut jouir en paix.
Et l'hymen qu'il oppose à la haine publique,
De ses pareils toujours fonda la politique.
Mais quel tems choisit-il pour en former les nœuds ?
Qu'il soit prudent, du moins, s'il n'est pas généreux.
Qu'insultant lâchement aux pleurs de la Princesse,
Toute pudeur en lui, toute humanité cesse;
Bravera-t-il un Peuple encor mal asservi ?
Idolâtre d'un sang dont on s'est assouvi ?
Qui pour premier trophée, à cette horrible fête,
De Gustave égorgé verra porter la tête ?
Que ces restes sanglans, nos cris, notre fureur,
Soient au Néron du nord des sources de terreur !

RODOLPHE.

Réprimez, Léonor, une audace inutile;
Du vainqueur, à jamais, le pouvoir est tranquille.
Et du vaincu la tête exposée en ces lieux
N'y doit épouvanter que les séditieux.

LÉONOR, *à part.*

Ciel vengeur ! se peut-il que ta justice endure
D'un semblable vaincu le malheur et l'injure ?....
(*A Rodolphe.*)
De ceux qu'on assassine est-ce donc là le nom ?
Téméraire ! en nommant le gendre de Sténon,
Respecte d'un Héros l'auguste caractere;
Sur-tout, en adressant la parole à sa mere !

RODOLPHE.

Vous, sa mere ?

ADÉLAÏDE, *à Léonor.*

Il manquoit cette horreur à mon sort!
Vous avez prononcé l'arrêt de votre mort!

RODOLPHE.

Non, Madame; le Roi ne cherchant qu'à vous plaire,
Je réponds de ses jours, dès qu'elle vous est chere.
Elle vivra. Souffrez seulement qu'on ait soin
D'écarter de l'autel un semblable témoin;
Et que, pour contenir la douleur qui l'égare,
D'avec vous, aujourd'hui, mon devoir la sépare.

ADÉLAÏDE.

Nous séparer? cruel! et qui t'en a chargé?

RODOLPHE.

Pour mon maître, pour vous, je m'y crois obligé....
(*Appelant.*)
Gardes!

## SCENE V.

GARDES, ADÉLAIDE, LÉONOR, RODOLPHE.

ADÉLAÏDE, *à Rodolphe.*

QU'OSES-TU faire? Est-ce là ma puissance?

RODOLPHE.

Vous servir ce n'est pas manquer d'obéissance.

LÉONOR, *à Adélaïde.*

Adieu, Madame, adieu. Ce triste éloignement
D'un trépas desiré hâtera le moment.
Le tyran m'offriroit une grace inutile!

ADÉLAÏDE.

Entre mes bras encore il vous reste un asyle.
Animés de l'excès des plus vives douleurs,
Ces foibles bras sauront vous disputer aux leurs....
(*Voyant que Léonor se dispose à sortir avec les Gardes.*)
Eh ! quoi, vous me laissez désolée et confuse ?
A mes embrassemens ma mere se refuse ?

LÉONOR.

Que me reprochez-vous... Eh ! bien, je les reçois,
Madame ; honorez-m'en, pour la derniere fois.
Mais prenez dans les miens un peu de ma constance.
Ne vous oubliez pas jusqu'à la résistance !
Qu'espérer des efforts d'une tendre amitié ?
Est-il ici pour nous ni respect, ni pitié ?
Et le sexe et le sang y sont sans priviléges.
Le sort nous abandonne à des mains sacriléges.
Les désarmerez-vous par d'inutiles cris ?
A tant d'indignités opposons le mépris.
Que le vôtre en ce jour plus que jamais éclate.
Confondez hardiment l'espoir dont on se flatte.
Redoutant vos sujets, prêts à se révolter,
Christierne à vos jours n'oseroit attenter.
A qui donc ose ici vous traiter en esclave,
Expliquez-vous en Reine, en veuve de Gustave.
Redemandez le sang d'un pere, d'un époux :
Pleurez-les, pleurez-moi ; vengez-les, vengez-vous !
Je ne me croirai point d'avec vous séparée,
Si fidelle à l'amour que vous m'avez jurée.....
Vous le serez ; c'est trop offenser votre foi.
Vous ne trahirez point Sténon, mon fils, ni moi....
Adieu,...

(*A Rodolphe.*)

Adieu.... Fais ton devoir.

RODOLPHE, *aux Gardes.*

Gardes, qu'on la retienne.

(*Léonor est emmenée par les Gardes.*)

## SCENE VI.

RODOLPHE, ADÉLAIDE.

RODOLPHE.

MADAME, une autre voix, plus forte que la sienne,
Du côté le plus sûr saura guider vos pas.
La mere sur le fils ne l'emportera pas?
On ne veut rien de vous qu'il n'ait voulu lui-même.
Du moins, si vous bravez l'autorité suprême,
Un amant peut ne pas vous supplier en vain.
On a de lui pour vous un billet de sa main.
Ses derniers sentimens s'y font assez connoître.

(*Voyant approcher Gustave.*)

Un des siens vous l'apporte... et je le vois paroître....
Je vous laisse.

(*Il sort.*)

## SCENE VII.

GUSTAVE, ADÉLAIDE.

GUSTAVE, *à part.*

J'AI vu tout ce que j'avois craint !
Mon bonheur n'est pas tel que l'on me l'avoit peint.
Au Temple, où tout est prêt, ma mémoire est proscrite !

ADÉLAÏDE, *sans tourner les yeux vers Gustave.*

Approchez. Je conçois quel trouble vous agite.
Mon aspect vous rappelle un Prince qui n'est mort
Que pour avoir trop pris d'intérêt à mon sort.
Sans moi vous n'auriez pas à regretter sa vie.

GUSTAVE.

Son malheur, jusques-là, n'est digne que d'envie,
Madame; à vos sujets rien ne paroît plus doux
Que l'honneur de combattre et de mourir pour vous.
Gustave, je l'avoue, avoit plus à prétendre.
Il croyoit....

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Vous avez un billet à me rendre?

GUSTAVE, *lui donnant le billet.*

Oui, Madame. Au milieu des horreurs du trépas,
Il a de vos sermens affranchi vos appas;
Et le dernier effort de son amour extrême
Est allé jusqu'au soin de vous rendre à vous-même.

ADÉLAÏDE.

Il eût dû s'épargner des efforts superflus....
( *Elle ouvre le billet.* )
C'est lui-même.... Écoutons un amant qui n'est plus.
( *Elle lit bas une partie du billet, et haut ce qui suit.* )
« D'une félicité vainement attendue,
» Si vous m'aimiez encore, oubliez les douceurs.
» Votre repos m'occupe au moment où je meurs.
» Régnez. Je vous remets la foi qui m'étoit due ;
» Laissez-en désormais disposer les vainqueurs. »
( *A part, après avoir lu.* )
Que plutôt, mille fois, périsse Adélaïde !....
Voilà donc mon arrêt, et sur quoi l'on décide ?
Injuste Frédéric ! est-ce là ta vertu ?
Ton rival expiroit ; de quoi te prévaux-tu ?
Cet aveu de mon sort ne te rend pas l'arbitre !
Il est pour toi plutôt un exemple qu'un titre....
Ah ! sur ce titre en vain ton espoir est fondé !
Gustave emportera le cœur qu'il a cédé.
De ce Héros à toi daignerois-je descendre ?
Ce qu'il a fait pour moi je le dois à sa cendre ;
Et, m'embarrassant peu d'une paix qui me fuit,
Mon amour veut le suivre où le sien l'a conduit....
( *A Gustave, qui s'est jetté à ses pieds.* )
Reprenons le récit que ma douleur exige....
Dites-moi,... Mais que vois-je ?

GUSTAVE.

Adélaïde !

ADÉLAÏDE.

Où suis-je ?

GUSTAVE.

Dans les bras d'un amant qui vit encor pour vous !

ADÉLAÏDE.

Ah ! je le reconnois ; j'embrasse mon époux !

GUSTAVE.

O nom dont la douceur me paye, avec usure,
Des malheurs dont j'ai cru voir combler la mesure !

ADÉLAÏDE.

Et tu veux donc combler la mesure des miens ?
Cruel ! je n'attendois qu'une mort, et tu viens
M'en faire souffrir mille en mourant à ma vue !

GUSTAVE.

D'un billet captieux le sens vous a déçue,
Madame. Si j'accorde au vainqueur votre foi,
C'est qu'il n'est plus ici d'autres vainqueurs que moi.
Vos bourreaux et les miens vont payer de leurs têtes
Les cruautés....

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Songez, et voyez où vous êtes !
Si quelqu'un....

GUSTAVE, *l'interrompant à son tour.*

Je ne suis écouté que de vous.
Casimir nous seconde, et veille ici pour nous.

ADÉLAÏDE.

Et d'erreur en entrant ne m'avoir pas tirée !
Avoir de mes regrets ptolongé la durée ;
Et sur des fictions laissé couler mes pleurs ?

GUSTAVE.

Ces pleurs m'étoient garans du plus grand des bonheurs !

Ils remettoient la paix dans une ame saisie
Des terreurs d'une aveugle et tendre jalousie:
Terreurs que j'avoûrai comme un crime à présent;
Mais dont mon cœur alors ne pouvoit être exempt.
Le bruit de mon trépas, près de neuf ans d'absence,
Les feux de Frédéric, ses vertus, sa puissance,
Et dans le Temple enfin son bonheur annoncé....

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Ah! qu'un moment plutôt mon amour offensé
A cette jalousie, injuste et criminelle,
Opposoit un témoin bien cher et bien fidele!

GUSTAVE.

Et qu'attester encore après ce que j'ai vu?
Au fond de votre cœur l'heureux Gustave a lu!
Ne songeons qu'à l'exploit qui va me faire absoudre.
Cette nuit vous régnez: je vous venge; et la foudre
Tombe sur Christierne avant qu'elle ait grondé.
Sans le soin de vos jours le coup eût moins tardé;
Mais vous étiez, Madame, à la merci d'un traître,
Qui, dans son désespoir, vous saisissant peut-être,
Le poignard, à nos yeux, levé sur votre sein,
Nous auroit arraché les armes de la main.
Nous-mêmes des fureurs désarmons la plus noire;
Qu'il ne dispose pas du prix de la victoire.
Du peu de liberté qu'aujourd'hui l'on vous rend
L'usage est d'importance et l'avantage est grand.
Il en faut profiter. Si-tôt que la nuit sombre
Sur ces lieux menacés épaissira son ombre,
Hâtez-vous de vous rendre au portique ici près,
Où l'élément glacé joint la rade au Palais.

La valeur attend là votre auguste présence.
A l'instant mon triomphe et le vôtre commence;
Et j'immole, à vos yeux, celui qui fit, aux siens,
Immoler les auteurs de vos jours et des miens....
( *La voyant toute en pleurs.* )
Vous pleurez ! Doutez-vous du succès de mes armes ?

ADÉLAÏDE.

Non ; je vous connois trop pour vous donner des larmes.
Que n'a pas déja fait, que ne peut votre bras ;
Et vos feux rassurés ne l'affoibliront pas ;
Mais qu'à cet ennemi dont vous craignez la rage
Ma fuite laisse encore un précieux ôtage !

GUSTAVE.

De le faire avertir il faut prendre le soin,
Madame ; quel est-il ?

ADÉLAÏDE.

Ce fidele témoin
Près de qui s'instruiroit votre flamme jalouse,
Une tête aussi chere à vous qu'à votre épouse,
Votre mere.

GUSTAVE.

Ma mere ? Eh ! quoi, ma mere vit ?

ADÉLAÏDE.

Dans les fers d'où je sors, seule, elle me suivit,
Et près de moi resta tout ce tems inconnue ;
Mais enfin sa douleur ne s'est plus contenue
Dès que de votre mort le bruit s'est confirmé :
De ce qu'elle est, par elle, on vient d'être informé;
Et déja dans la tour elle rentre, peut-être !

## SCENE VIII.

CASIMIR, GUSTAVE, ADÉLAIDE.

CASIMIR, *à Gustave.*

J'APPERÇOIS Frédéric, Seigneur; il va paroître.
Sortons.

GUSTAVE.

Ah! Casimir, qu'ai-je appris?... Viens; suis-moi.

ADÉLAÏDE, *voulant le suivre.*

Gustave?....

GUSTAVE, *l'arrêtant.*

Demeurez, et calmez cet effroi.
Au lieu marqué songez seulement à vous rendre.

ADÉLAÏDE.

Ah! vous allez tout perdre, osant trop entreprendre!
Laissez de Frédéric implorer le crédit.

(*Gustave, sans l'écouter, sort avec Casimir.*)

## SCENE IX.

ADÉLAIDE, *seule.*

IL m'échappe!... Imprudente! où suis-je? et qu'ai-je dit?
Mais que devois-je faire?.... O fatale journée!
Par quels événemens seras-tu terminée?

## SCENE X.

FRÉDÉRIC, ADÉLAIDE.

ADÉLAÏDE.

SEIGNEUR, si vous m'aimez....

FRÉDÉRIC, *l'interrompant.*

Ne me reprochez rien,
Madame; cet amour se justifîra bien!
De votre hymen en vain la pompe se prépare:
Malheur à qui l'ordonne!.... Oui, puisque le barbare
Insulte à ma priere, aussi-bien qu'à vos pleurs,
Il est tems d'opposer fureurs contre fureurs!
L'honneur, votre repos; voilà ma loi suprême.
Je n'aurai pas pour rien triomphé de moi-même:
L'effort m'a trop coûté pour en perdre le fruit!....
Madame, soyez libre, et partons cette nuit.
La flotte est toute à moi; je disposerai d'elle.

La fortune, les vents, les cœurs, tout nous appelle.
Je n'ai que trop tardé. L'infortuné Danois
Me reproche ses fers et l'oubli de mes droits.
Vos malheurs et les siens sont devenus mes crimes.
Pour un monstre abhorré ce sont trop de victimes!
Pouvant parler en maître, et las de supplier,
Cause de tant de maux, j'y dois remédier.
D'un si juste projet soyez l'heureux mobile;
Où je retrouve un trône acceptez un asyle,
Madame; et que du soin qui m'anime pour vous
Renaisse enfin ma gloire et le bonheur de tous!

ADÉLAÏDE.

Non; je dois respecter l'asyle qu'on m'accorde,
Et ne pas y traîner une affreuse discorde
Dont je serois, Seigneur, le flambeau détesté.
Un autre espoir en vous aujourd'hui m'est resté.
Si vous ne la sauvez, Léonor est perdue.
Qu'avant la fin du jour elle me soit rendue!
Sa vie est en péril, et la mienne en dépend.

FRÉDÉRIC.

J'avois traité de fable un bruit qui se répand.
De Gustave, en effet, seroit-elle la mere?

ADÉLAÏDE.

Vous concevez par-là combien elle m'est chere,
Et tout le prix du tems qu'avec moi vous perdez?....
Seigneur, avant la nuit, si vous me la rendez,
Si de votre amitié j'obtiens cette assurance!....
Mais dois-je vous parler de ma reconnoissance?
La gloire seule émeut la magnanimité,
Et son premier salaire est d'avoir éclaté!

(*Elle sort.*)

## SCENE XI.

FRÉDÉRIC, *seul.*

Laissons là mon départ ; courons la satisfaire.
Elle m'offre, sans doute, un moyen de lui plaire,
Et de lui plaire encor par un soin généreux.
Quel plaisir à ce prix de pouvoir être heureux !

*Fin du troisieme Acte.*

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

JE prétends faire ainsi remonter ma vengeance
Aux sources du mépris qui bravoit ma puissance.
Léonor, dont l'orgueil osa la balancer,
Expîra ce mépris, ou le fera cesser,
De ses derniers discours rétractera l'audace,
Ou sentira l'effet de ma juste menace!
Est-elle par ta bouche instruite de son sort?

RODOLPHE.

Elle a, devant les yeux, l'appareil de sa mort;
Et j'attendois qu'il fît tout l'effet qu'il doit faire
Pour vous la ramener plus prête à vous complaire.

CHRISTIERNE.

Hé, dis-moi, d'un bonheur qu'il n'accepta jamais
De quel œil, Frédéric a-t-il vu les apprêts?

RODOLPHE.

Je le fais observer, sans pénétrer encore
S'il cede, ou s'il résiste au feu qui le dévore.
Son départ à la nuit d'abord étoit marqué;

Mais, presque sur le champ, l'ordre s'est révoqué.
Animé d'autres soins, et plein de confiance,
Maintenant il vous cherche, avec impatience;
Et, moi, d'un entretien, que vous ne cherchez pas,
J'ai voulu, mais en vain, vous sauver l'embarras.
Sur mes pas, devant vous, il est prêt à se rendre.

CHRISTIERNE.

Tôt ou tard, il faut bien se résoudre à l'entendre...
Et du Peuple quels sont cependant les discours?

RODOLPHE.

De la mort de Gustave il veut douter toujours.
Sans perdre un seul instant, rendons-la manifeste,
Ou ce doute, aujourd'hui, peut vous être funeste.

CHRISTIERNE.

J'ignore quelle idée engageoit Casimir
A m'éloigner de celle où tu viens m'affermir.
Oui, pour éteindre un feu que l'erreur perpétue,
Présentons aux mutins leur idôle abattue.
Dans la place publique, où fut lu son arrêt,
Qu'à l'instant le proscrit paroisse tel qu'il est.
Vas le prendre des mains de son brave adversaire;
Et, de-là, devant moi fais paroître sa mere....
(*Voyant entrer Frédéric.*)
Voici le Prince.... Va, cher Rodolphe; et reviens
Interrompre, au plutôt, de fâcheux entretiens.

(*Rodolphe sort.*)

## SCENE II.

## SCENE II.

FRÉDÉRIC, CHRISTIERNE.

FRÉDÉRIC.

Vous avez desiré, Seigneur, que ma tendresse
Se chargeât d'essuyer les pleurs de la Princesse ;
Et je vois qu'on la prive, en ce jour de douleur,
Du seul soulagement qu'elle eût dans son malheur.
N'est-il pas tems, enfin, que le vainqueur commence
A triompher des cœurs, s'il peut, par la clémence ?
Des cris du malheureux ne vous lassez-vous pas ;
Et faut-il que le sang marque ici tous vos pas ?
Gustave a succombé ; ( puisse, pour notre gloire,
Un semblable triomphe échapper à l'Histoire ! )
Enfin Gustave est mort, et tout vous est soumis.
Un coup infructueux joindroit la mere au fils.
La Princesse m'implore et nous la redemande.
Pour l'intérêt commun, souffrez que je la rende,
Seigneur ; et qu'une fois, vous ayant désarmé,
Je serve ce que j'aime, et puisse en être aimé !

CHRISTIERNE.

Prince, on ose abuser de votre ministere.
Le rival de Gustave en doit craindre la mere ;
Le passé, ce me semble, à tous deux nous l'apprend,
Et c'est une imprudence en vous, qui me surprend !

FRÉDÉRIC.

La générosité jamais n'est imprudence.

CHRISTIERNE.

Elle n'ouvre que trop la porte à la licence !

FRÉDÉRIC.

Mais si l'on obéit, si l'on vous satisfait ?

CHRISTIERNE.

Leur séparation produira cet effet.

FRÉDÉRIC.

Mes soins l'auront produit.

CHRISTIERNE.

Quoi ! cette ame hautaine...

FRÉDÉRIC, *l'interrompant.*

Obtenant Léonor, seroit moins inhumaine.

CHRISTIERNE.

Vous avez sa parole ?

FRÉDÉRIC.

Elle n'a rien promis ;
Mais je crois m'en pouvoir tout promettre à ce prix.

CHRISTIERNE.

Prince, elle y compte en vain ; c'est moi qui vous l'annonce.

FRÉDÉRIC.

Quoi ! je lui porterois cette triste réponse ?

CHRISTIERNE.

Triste ou non, j'ai parlé ; ce décret vous suffit.

FRÉDÉRIC.

J'aurois cru mériter que l'on me satisfît.

CHRISTIERNE.

A son retour du Temple on lui pourra complaire.

FRÉDÉRIC.

Il s'agit d'une grace, et non pas d'un salaire.

CHRISTIERNE.

J'en crois faire une aussi quand je laisse espérer.

FRÉDÉRIC.

Mais la Princesse craint; il faut la rassurer.

CHRISTIERNE.

Sa crainte nous répond de son obéissance.
Léonor lui rendroit bientôt son arrogance.
De leurs derniers adieux on sait l'emportement.
Souvent l'amour, d'ailleurs, se flatte aveuglément.
Le vôtre, un peu crédule et prompt à vous séduire,
A peut-être entendu plus qu'on n'a voulu dire.
Vous espérez beaucoup. Ne pourroit-on savoir
Les discours échappés d'où vous naît cet espoir?

FRÉDÉRIC.

Non, Seigneur; je vous crois: je l'ai mal entendue.
Tant de gloire, en effet, peut ne m'être pas due.
Je le veux; mais en dois-je aimer moins l'équité,
Et, ne consultant qu'elle, être moins écouté?
Sommes-nous plus en droit d'opprimer l'innocence?
Ah! ne pouvoir m'aimer ce n'est pas une offense
A mériter les maux qu'elle endure à mes yeux;
Et j'en ai trop été le prétexte odieux.
La Princesse m'est chere; oui, Seigneur, je l'adore.
Je l'ai dit mille fois; je le répete encore:
Si j'en étois aimé, le soin de mon repos
Me rendroit redoutable au plus fier des rivaux!
Je soutiendrois mes droits, au prix de mille vies;
Mais s'il faut renoncer aux douceurs infinies

D'un choix qu'avant ma flamme un autre a mérité,
Je ne veux rien tenir d'aucune autorité,
Rien ajouter au poids des fers d'une captive,
Si digne du haut rang dont le destin la prive,
Rien devoir, en un mot, à ses nouveaux malheurs.
Je respectois ses feux; je respecte ses pleurs.
Pour la derniere fois, enfin, je le déclare :
Je n'y prétends plus rien. Le sacrifice est rare !
Mais, nés pour commander, soyons dans nos projets,
Nous-mêmes, et nos Rois et nos premiers sujets.
Je dis plus : cédât-elle au pouvoir qui l'opprime,
Et mon plus bel espoir devînt-il légitime,
( Ainsi qu'il est permis de s'en flatter encor )
Dès qu'elle a, par ma voix, demandé Léonor,
Léonor, de ma main, lui doit être amenée.
Vous avez, malgré moi, conclu notre hyménée;
Je ne vous ai que trop secondé là-dessus :
Contentez-la, Seigneur, ou ne me pressez plus.

CHRISTIERNE.

Soyez donc satisfait : loin que je vous en presse,
Je prétends qu'entre vous toute liaison cesse;
Et j'aurois déja dû vous avoir déclaré
Que ce n'est pas pour vous que l'autel est paré.

FRÉDÉRIC.

Eh ! pour qui donc ?

CHRISTIERNE.

Pour moi.

FRÉDÉRIC.

Pour vous ?

CHRISTIERNE.

Oui, pour moi-même.

( *Voyant l'étonnement de Frédéric.* )

Je l'épouse... D'où vient cette surprise extrême ?
Quel autre, dans ma Cour, dégageant votre foi,
Pouvoit plus dignement vous remplacer que moi ?

FRÉDÉRIC.

Est-ce moi ? (moi, pour qui son cœur est tout de glace)
C'est celui qu'elle aimoit qu'il faut que l'on rem-
place ;
Et si quelqu'un le peut dignement remplacer,
Je ne reconnois qu'elle en droit de prononcer....
Quoi ! Seigneur, c'est donc là l'usage que vous faites
Des droits de ma naissance et du rang où vous êtes ?
Mes refus généreux vous ont-ils couronné,
Ce rang, qui fut le mien, vous l'ai-je abandonné
Pour voir déshonorer l'éclat du diadême,
Pour voir gémir le foible, et pour gémir, moi-même ?
Ainsi, vous confiant le plus saint des dépôts,
J'ai cru de plus d'un peuple assurer le repos,
Et j'aurai préparé ma honte et leurs supplices ?
Que dis-je ? malheureux dans tous mes sacrifices,
J'adore Adélaïde et j'en suis estimé,
Je survis au rival qui seul en est aimé,
Tout me force ou m'invite à m'en rendre le maître,
Seul je me le défends, et vous prétendez l'être ?
Du prix de cet effort je serai plus jaloux !
Je me suis immolé pour elle, et non pour vous !
L'appui de Frédéric ne sera point frivole !
Vous oserez me perdre, ou je tiendrai parole !

Oui, d'un si juste prix vous paîrez mes bienfaits,
Ou vous vous souillerez du plus noir des forfaits !

( *Il veut sortir.* )

CHRISTIERNE, *le retenant.*

Demeurez. Je ne veux vous perdre, ni vous craindre;
Mais j'ai, de mon côté, comme vous, à me plaindre,
Et, laissant là le ton dont vous m'osez parler,
Perfide ! cette nuit où vouliez-vous aller ?....
( *Appelant.* )
Gardes !

FRÉDÉRIC, *à part.*

J'ai mérité que le méchant m'accable.
Je fus son bienfaiteur. Poursuis, Ciel équitable !
Protége Adélaïde, en foudroyant l'ingrat;
Et que ce soit ici son dernier attentat !

CHRISTIERNE.

En imprécations l'impuissance est féconde.

( *Frédéric sort.* )

## SCENE III.

RODOLPHE, GARDES, CHRISTIERNE.

CHRISTIERNE, *aux Gardes.*

Que l'on suive ses pas ; allez : qu'on m'en réponde,
Et qu'il ne sorte plus de son appartement.

( *Les Gardes sortent.* )

## SCENE IV.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

RODOLPHE, je te vois frappé d'étonnement ?
Eh ! quoi, devois-je encor souffrir qu'un téméraire....

RODOLPHE, *l'interrompant.*

La rigueur n'a jamais été plus nécessaire.
Tout me devient suspect ; tout vous doit l'être ici,
Et ce qui me surprend va vous surprendre aussi.
Gustave n'est point mort.

CHRISTIERNE.

Qu'entends-je ?

RODOLPHE.

Adélaïde
Nous en apprendroit plus sur un projet perfide,
Dont elle a vu tantôt le complice, ou l'auteur.

CHRISTIERNE.

Quoi ! ce fier inconnu...

RODOLPHE, *l'interrompant.*

N'étoit qu'un imposteur,
Dont l'audace a d'abord appuyé l'artifice,
Et qu'elle a fait courir ensuite au précipice.

CHRISTIERNE.

Son récit, ce billet, tous ces bruits....

RODOLPHE, *l'interrompant.*

Étoient faux.

CHRISTIERNE.

Et le traître, dis-tu, qui trâmoit ces complots....

RODOLPHE, *l'interrompant.*

Est en nos mains. De plus, par un bonheur extrême,
Cet inconnu, je crois, est Gustave, lui-même.

CHRISTIERNE.

Gustave ! D'où te naît ce soupçon ?

RODOLPHE.

De tout l'or
Offert à l'un des miens, qui gardoit Léonor.
Dans ses empressemens pour cette prisonniere
On a cru voir un fils alarmé pour sa mere.
Le Garde, incorruptible, a feint de l'écouter.
Par ce moyen, sans bruit, on a su l'arrêter.
Je l'ai vu. Sur son front, au lieu de l'épouvante,
Sont peints le fier dépit et la rage impuissante.
Ses regards dédaigneux, un silence obstiné,
Tout me l'annonce tel que je l'ai soupçonné.
Quand vous le reverrez, vous jugerez de même;
Mais, pour nous en convaincre, usons de stratagême,
Il ne peut être ici reconnu que des siens,
Moins prêts à ressetrer qu'à rompre ses liens.
Songeons donc à percer prudemment ce mystere.

CHRISTIERNE.

Il en est un moyen.... Tu m'amenois sa mere ?

RODOLPHE.

Je ne l'ai devancée ici que d'un moment,
Pour vous entretenir de cet événement.

CHRISTIERNE.

Dans le salon prochain fais conduire le traître,
Et qu'au premier signal il soit prêt à paroître.
Léonor le verra. S'il est son fils, ami,
La nature jamais ne s'échappe à demi.
Bientôt la vérité se verra confirmée
Dans les regards surpris d'une mere alarmée.
Pour me nommer Gustave elle n'a qu'à frémir.
Que, cependant, l'on fasse arrêter Casimir.
Il me trahit. Ceci le condamne et m'éclaire.
Ainsi que Frédéric, à mes desseins contraire,
Il a pour Léonor employé son crédit....
Elle entre..... Va, cours; fais tout ce que je t'ai dit.

(*Rodolphe sort.*)

## SCENE V.

LÉONOR, SOPHIE, CHRISTIERNE.

CHRISTIERNE, *à Léonor.*

VOTRE juge offensé n'est pas inexorable.
Dans vos premiers transports vous étiez excusable.
Peut-être, dans les miens, me suis-je trop permis.
En les désavouant, cessons d'être ennemis;
Mais sachez profiter de ma bonté facile,
Et ne vous parez pas d'un orgueil inutile,
Qui pourroit vous couvrir de blâme, en vous perdant.
On signale à sa honte un courage imprudent.

Le vôtre ne seroit qu'une aveugle foiblesse;
Car exposant des jours si chers à la Princesse,
Vous exposez les siens : songez-y, Léonor.
Sauvez-la, sauvez-vous; il en est tems encor.
Promettez-moi près d'elle une heureuse entremise;
A mes intentions rendez-la plus soumise;
En un mot, réparez ce que vous avez fait.
A ce prix je pardonne, et je suis satisfait.

LÉONOR.

N'espere pas, tyran! que mon orgueil se lasse.
Le tien se satisfait à me parler de grace;
Et le mien à vouloir n'en mériter jamais.
Puissent mes soins te nuire autant que je te hais!
Va, j'ai de la Princesse affermi le courage.
Pour moi, je respirois, après un long orage;
Les apprêts de ma mort fixoient tout mon espoir.
Pourquoi se changent-ils en l'horreur de te voir?
Que nous proposes-tu? quelle offre oses-tu faire?
Quels traités? Nous pleurons, moi, Gustave et son pere;
Elle, un trône usurpé, son pere et son époux.
Ce n'est qu'à des vengeurs à traiter avec nous.
Et du traité ta mort seroit le premier gage!

CHRISTIERNE.

Toujours la même audace et le même langage?
Eh! pourquoi toutes deux imputer à ma main
Les attentats d'un autre et les coups du destin?
Le Ciel favorisa mes armes légitimes:
Son pere et ton époux en furent les victimes.

J'ai vaincu, j'ai conquis, et n'ai rien usurpé.
Pour ton fils, dans son sang ma main n'a pas trempé.
Suis-je son meurtrier? Veut-on que je réponde
D'un coup?....

LÉONOR, *l'interrompant.*

Mérites-tu, lâche! qu'on te confonde?
Ta main n'a pas trempé dans le sang de mon fils,
Et son assassin vient t'en demander le prix?
Et tes trésors ouverts s'épanchent sur le traître?
Tu n'as pas ignoré qu'en payer un, c'est l'être.
Aux yeux des nations, dont tu te rends l'horreur,
Crois-tu, par ce détour, excuser ta fureur?
D'un forfait si visible, est-ce ainsi qu'on se lave?
Pour te justifier du meurtre de Gustave,
Inflige au scélérat des tourmens ignorés!
Que du monstre, à mes yeux, les membres déchirés
Nous prouvent....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

J'y consens; qu'il meure en ta présence.
Tu verras si le crime ici se récompense,
Si je me rends coupable aux yeux de l'univers....
(*Appellant.*)
Rodolphe, paroissez.

## SCENE VI.

GUSTAVE, *enchaîné*; RODOLPHE, GARDES, CHRISTIERNE, LÉONOR, SOPHIE.

CHRISTIERNE, *à Léonor, en lui montrant Gustave.*

TIENS, regarde ces fers.
Est-ce là donc un prix digne de tes reproches ?
Suis-je accusable encor du meurtre de tes proches ?....
Qu'il périsse, et qu'enfin ce coup nous rende amis !...
( *Aux Gardes.* )
Qu'on l'immole : frappez !
( *Un Soldat leve le sabre sur la tête de Gustave.* )

LÉONOR, *au Soldat, en reconnoissant Gustave.*

Arrête !

CHRISTIERNE.

Ah ! C'est ton fils.

GUSTAVE.

Oui, je le suis. Je fais cet aveu, sans contrainte.
Pour d'autres que pour moi j'eus recours à la feinte ;
Mais mon propre péril me défend d'en user,
Et je le sens trop peu pour daigner t'abuser.

LÉONOR, *embrassant Gustave.*

O sang d'un cher époux ! fils d'un malheureux pere !
Dans quel état le sort te rend-il à ta mere.

GUSTAVE,

GUSTAVE.

Madame, excitez moins un tendre sentiment
Qui de notre malheur vient d'être l'instrument.
La seule piété nous ravit la victoire.
Sur le point de vous rendre un fils couvert de gloire,
J'ai craint de vous laisser pour ôtage en ces lieux;
Et, voulant vous sauver, je péris à vos yeux.
Daignez, pour prix d'un soin si funeste et si tendre,
(Si pourtant le devoir a des prix à prétendre)
Daignez ou retenir ou me cacher vos pleurs.
Dérobons un triomphe à nos persécuteurs.
Gustave, a peine ému de sa ptopre misere,
Oseroit-il s'offrir pour exemple à sa mere?
Que perdez-vous, Madame? un fils déja pleuré;
Mais moi, qui vois la mort d'un visage assuré,
Que de regrets mortels au moment où j'expire!
Je perds; avec la vie, une mere, un Empire,
D'incroyables travaux le fruit presque certain,
Ma gloire, ma vengeance, Adélaïde, enfin!
Pour tout laisser.... Hélas! à qui?

LÉONOR, *tombant évanouie, à Sophie.*

Qu'on me soutiennne.

(*Sophie la retient dans ses bras.*)

GUSTAVE.

Ma mere!.... Mais ses yeux ne s'ouvrent plus qu'à peine....

(*Au Soldat qui a le sabre levé sur lui.*)

Elle se meurt!....Soldat, frappe! délivre-moi

De tant d'objets d'horreur, de tendresse et d'effroi!
Frappe!

CHRISTIERNE, *à Sophie, en lui montrant Léonor.*

Prenez soin d'elle : emmenez-la, Sophie;
Et que votre secours la rappelle à la vie.

(*Sophie emmene Léonor.*)

## SCENE VII.

CHRISTIERNE, GUSTAVE, RODOLPHE, GARDES.

CHRISTIERNE, *à Gustave.*

GUSTAVE, il n'est pas tems encore de mourir.
Il faut auparavant ou me tout découvrir,
Ou s'attendre à languir long-tems dans les tortures.
Réponds. A quoi tendoient toutes tes impostures?
Est-ce à l'assassinat qu'aspiroit ta vertu?
Quel espoir, quel dessein, quel complice avois-tu?

GUSTAVE.

Si la nature en moi tantôt eût pu se taire,
Sourd à la voix du sang, si j'avois pu me faire
Un cœur aussi farouche, aussi bas que le tien,
Je ne subirois pas ce funeste entretien.
Je veux bien m'abaisser encore à te répondre;
Et c'est pour t'obéir moins que pour te confondre.
Tâche à te rappeler ici tous mes discours;
Tu n'y remarqueras que de légers détours,

Sous qui la vérité, maintenant reconnue,
A d'autres yeux qu'aux tiens eût paru toute nue.
Mais la soif de mon sang, qui te les fascinoit,
Vers l'erreur, à mon gré, plus que moi t'entraînoit.
Sois sûr qu'un vrai courage animoit l'entreprise.
On n'assassine point l'ennemi qu'on méprise.
Je te l'ai dit ; celui qui t'eût fait succomber
Sait arracher la palme, et non la dérober.
Aux attentats ma main ne s'est point éprouvée.
A la tête des miens la Princesse enlevée,
Je t'aurois donc offert la victoire ou la mort,
Et le droit du plus brave eût réglé notre sort.
Tels étoient mes projets. Le destin qui nous joue,
Couronnant le plus lâche, ordonne que j'échoue ;
Tu regnes, et je meurs. Triomphe ; mais, crois-moi,
Ton bonheur sera court ! Triomphe avec effroi !
Tant de calamité que Stockolm a soufferte,
Mes soins et mon exemple ont préparé ta perte.
Elle suivra la mienne, et la suivra de près.
Sois maître de mes jours ; et, tandis que tu l'es,
Éprouve ma constance au milieu des supplices.
Je n'y dirai qu'un mot. C'est que j'eus pour complices
Tous les gens vertueux qu'ont lassés tes forfaits.
Je ne les trahis point. Tu n'en connus jamais.

CHRISTIERNE.

Ce mot seul va coûter bien cher à ta patrie.
Moins tu veux la trahir, plus tu l'auras trahie.
A qui tout est suspect tout est indifférent.
Le sang des Suédois coulera par torrent....

Que sur un échafaud le tien les en instruise !
( *Aux Gardes.* )
Vas-y trouver la mort !.... Gardes ! qu'on l'y conduise,
Et que, dans un moment, je me sache obéi.

## SCENE VIII.

ADÉLAIDE, GUSTAVE, CHRISTIERNE, RODOLPHE, GARDES.

ADÉLAÏDE, *à Gustave.*

AH ! Prince infortuné ! quel arrêt ! qu'ai-je oui ?...
( *Se jettant au devant des Gardes.* )
Soldats, n'avancez point ; n'osez rien entreprendre
Qu'après que votre maître aura daigné m'entendre,
Et que, sensible ou sourd à mes cris douloureux,
Il n'ait révoqué l'ordre, ou n'en ait donné deux.

CHRISTIERNE, *à Rodolphe.*

Rodolphe, demeurez.

GUSTAVE, *à Adélaïde.*

Adieu, belle Princesse !
Vous sortirez bientôt des fers où je vous laisse.
Si Gustave en doutoit, vous ne le verriez pas
Si courageusement s'avancer au trépas !

ADÉLAÏDE.

Eh ! pourquoi voulez-vous renoncer à la vie ?

Fléchissez. Léonor, moi, tout vous y convie.
(*A Christierne, en se jettant à ses pieds.*)
Serez-vous sans pitié, Seigneur; et ne peut-on ....

GUSTAVE, *l'interrompant.*

Adélaïde aux pieds du bourreau de Sténon!

CHRISTIERNE, *à Adélaïde.*

Que direz-vous pour lui? Vous l'entendez, Madame?

ADÉLAÏDE.

Par tout ce qui jamais eut pouvoir sur votre ame,
Plaignez mon infortune et daignez m'écouter!

CHRISTIERNE.

Rien ne me plairoit tant que de vous contenter.
C'est de vous seule ici que dépend ma clémence.
Sa grace est aux autels.

ADÉLAÏDE, *à demi-voix.*

Éloignez sa présence.

CHRISTIERNE, *à Rodolphe.*

Qu'on le mene où j'ai dit; mais, en le gardant bien,
Que jusqu'à nouvel ordre on n'exécute rien....
(*A Adélaïde.*)
Parlez; je vous entends.

GUSTAVE, *à Adélaïde.*

Point de pitié cruelle.
Laissez frapper, Madame, et soyez-moi fidelle!
(*Il sort, avec Rodolphe et les Gardes.*

## SCENE IX.

CHRISTIERNE, ADÉLAIDE.

CHRISTIERNE.

Mais consultez-vous bien ; et songez qu'aujourd'hui
L'effort seroit funeste à bien d'autres qu'à lui ;
Que si le fils périt, la mere est condamnée ;
Que Stockolm, à la flamme, au fer abandonnée,
Regorgera du sang de tous ses citoyens.
Balancez maintenant mes avis et les siens.

ADÉLAÏDE.

Quelles extrémités, et quel arrêt terrible !
Vous n'adoucirez point ce courroux inflexible ?
Quelle raison peut donc si fort intéresser
A ce fatal hymen où l'on veut me forcer ?
Les droits que la naissance attache à ma personne ?
Eh ! s'il m'en reste encor, je vous les abandonne.
La fortune aujourd'hui vous les a confirmés.
Jouissez-en ! Jamais les ai-je réclamés ?
Ces droits, depuis dix ans, cédés au droit des armes,
Ont-ils eu jusqu'ici quelque part à mes larmes ?
Les ai-je, un seul instant, regrettés ? Non, Seigneur,
Toute ambition cesse où regne la douleur !
De mon pere égorgé la déplorable image,
De mon amant proscrit la mort ou l'esclavage,

Son rival importun, l'horreur de ma prison,
Occupoient de trop près mon cœur et ma raison.
Aux soupçons, toutefois, si votre ame est livrée,
Dans le séjour affreux dont vous m'avez tirée
Renvoyez-moi traîner le reste de mes jours!
Ou, moins sévere, hélas! terminez-en le cours,
Mais ne me forcez point à me noircir d'un crime,
A trahir un amant fidele et magnanime,
A qui ma bouche a fait les sermens les plus doux;
Qu'elle même a déja nommé du nom d'époux.
Veut-on qu'Adélaïde infidelle, parjure ....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Rompons, rompons le nœud d'où naîtroit cette injure!
Gustave en expirant va vous en affranchir.
Je ne vous laisse plus le tems d'y réfléchir.
Aussi bien l'on conspire, et je dois un exemple....
(*Appelant.*)
Holà! Gardes.

ADÉLAÏDE.

Seigneur, qu'on me conduise au temple!
Contentez Frédéric, et le faites chercher;
Qu'il vienne: sur ses pas je suis prête à marcher.

CHRISTIERNE.

De vous servir encor vous le croyez capable;
Mais vous comptez en vain sur l'appui d'un coupable,
Qui, trop long-tems rebelle à mon autorité,
Lui-même ici n'a plus ni voix, ni liberté
Nous saurons achever, sans lui, cet hyménée.
Venez, Madame.

ADÉLAÏDE.

A qui suis-je donc destinée ?
Quel est celui, Seigneur, à qui vous prétendez...

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Le nord n'a plus de Reine, et vous le demandez ?
Venez mettre, Madame, un terme à vos disgraces,
Surmonter votre haine, en effacer les traces ;
Sauver, en partageant le rang dont je jouis,
Gustave, Léonor et tout votre pays !....

## SCENE X.

RODOLPHE, CHRISTIERNE, ADÉLAIDE.

CHRISTIERNE, *à part.*

(*A Rodolphe.*)
RODOLPHE de retour !... Que viendrois-tu m'apprendre ?

RODOLPHE, *en lui montrant une sortie du Palais.*

Sur la flotte, Seigneur, hâtons-nous de nous rendre ;
Par ces lieux détournés on peut gagner le port.
Fuyons. Vous tenteriez un inutile effort.
Grace à l'activité d'Othon qui nous devance,
Le Prince et Léonor sont en votre puissance.
Saisi d'eux, vous avez de quoi faire la loi.

CHRISTIERNE.

Moi ! fuir ?

RODOLPHE.

C'est un parti qui révolte un grand Roi.
Mais vos armes, Seigneur, sont ici les moins fortes.
A des flots d'ennemis Stockolm ouvre ses portes.
Le traître Casimir, qu'on cherchoit vainement,
Se fait voir à leur tête, et paroît au moment
Que la place déja de mutins étoit pleine,
Et que tous nos soldats ne résistoient qu'à peine.
Le nombre nous accable; et, pour tout dire, enfin,
Le terrible Gustave a le fer à la main.
Rien ne l'arrête: il vole, et bientôt....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Qu'il me voie!

(*A Adélaïde, qu'il voit transportée de joie, et qu'il emmene.*)

Je cours le recevoir.... Toi, tremble! et de ta joie
Viens payer, à ses yeux, ce transport indiscret!

ADÉLAÏDE.

Qu'il vive! qu'il triomphe, et je meurs sans regret!

CHRISTIERNE, *à part.*

J'en suis le possesseur, et je la sacrifie!....

(*A Rodolphe.*)

Fuis avec elle, ami; ton Roi te la confie....
Je te suis; mais avant que de quitter ces bords,
On s'y ressentira de mes derniers efforts.

*Fin du quatrieme Acte.*

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

ADÉLAIDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.

JE revois la lumiere, et tu veux que je vive!
Mais sous quel astre enfin ? suis-je Reine ou captive?
Parle ; dois-je bénir ou détester tes soins ?
Tes yeux de tant d'horreurs étoient-ils les témoins ?

SOPHIE.

Non, Madame ; j'étois dans ce Palais, errante,
Lorsque, sans mouvement, pâle, froide, et mourante,
Je vous ai prise ici de la main des vainqueurs.
Étoient-ce vos tyrans ou vos libérateurs ?
Ma vue à tout cela ne s'est guere attachée.
Léonor de mes bras venoit d'être arrachée.
Mon trouble, votre état, des cris renouvellés,
Par ces cris les vainqueurs au combat rappelés,
De tant d'événemens et le nombre et la suite
N'ont pu de notre sort me laisser bien instruite ;
Et du feu meurtrier le bruit sourd et lointain
Dit trop que le succès est encore incertain.

Mais l'inhumanité que j'ai le moins conçue,
C'est l'état déplorable où je vous ai reçue.

ADÉLAÏDE.

Tu pâliras, Sophie, au récit du danger
Qu'en ce désordre affreux l'on m'a fait partager!
Sur ces bords, dont l'hiver a glacé la surface,
Mes ravisseurs fuyoient; et, franchissant l'espace
Qui semble séparer le rivage et les eaux,
M'enlevoient vers la rade où flottoient leurs vaisseaux.
J'en croyois Frédéric; et je m'étois flattée
De voir, en sa faveur, la flotte révoltée;
Mais plus nous approchions, moins j'avois cet espoir:
Tout ce que j'apperçois paroît dans le devoir.
Laissant donc, pour jamais, Gustave et ma Patrie,
Je demandois la mort, quand ce Prince, en furie,
Du Palais, où ses yeux ne me rencontroient point,
Entend mes cris, me voit, vole à nous et nous joint.
On se mêle. Je veux regagner le rivage;
Par-tout je me retrouve au centre du carnage.
La fortune se joue en ce combat fatal.
Sur la glace, long-tems, l'avantage est égal.
Elle nuit à la force, elle aide à la foiblesse;
Et chaque pas trahit la valeur ou l'adresse.
Parmi des cris de rage, et de mourantes voix,
Un bruit plus effrayant, plus sinistre cent fois,
Sous nous, autour de nous, au loin se fait entendre.
La glace, en mille endroits, menace de se fendre,
Se fend, s'ouvre, se brise et s'épanche en glaçons,
Qui nagent sur un gouffre où nous disparoissons.

Rien encor ( quelque effroi qui dût m'avoir émue, )
Rien n'avoit échappé jusqu'alors à ma vue;
Mais du voile mortel mes yeux enveloppés,
D'aucun objet depuis n'ont plus été frappés.
Du reste, mieux que moi, tu n'es pas informée.
Ainsi, de plus en plus, tu me vois alarmée.
D'un rude et long combat peut-être qu'affoibli,
Gustave est demeuré sous l'onde enséveli;
Peut-être que, sans Chef, nos troupes fugitives
Auront à son rival abandonné ces rives;
Et quand je me figure en proie à ses transports,
L'épouvantable abîme où je retombe alors....

SOPHIE, *l'interrompant.*

Non, non, d'un tel péril avoir été sauvée
Au bonheur le plus grand c'est être réservée!
Madame, espérez tout; cessant d'être ennemi,
Le destin rarement favorise à demi.

ADÉLAÏDE.

Eh! que peut-il pour moi? Que veux-tu que j'espere,
Le fils m'étant rendu, s'il faut pleurer la mere?
Quelle joie offrira la victoire à mon cœur,
Si Christierne fuit, s'il échappe au vainqueur?
Léonor au tyran demeure abandonnée!
Elle, à qui je dois plus qu'à ceux dont je suis née!
Elle, dont le malheur n'est venu que du mien!
Qui me tient lieu de tout, sans qui tout ne m'est rien!
Son sang paîroit bientôt la commune alégresse.
Léonor périra!

SOPHIE.

SOPHIE.

Le bruit des armes cesse.
Elles ont décidé, Madame.... On vient à nous.

## SCENE II.

CASIMIR, ADÉLAIDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE, *à Casimir, qui veut ressortir dès qu'il l'a vue.*

CASIMIR, Casimir, pourquoi me fuyez-vous ?
Ce jour auroit-il mis le comble à nos miseres ?

CASIMIR.

Vous remontez, Madame, au trône de vos peres.

ADÉLAÏDE.

Je puis y regretter l'état où j'ai vécu.
Gustave, Léonor ?....

CASIMIR, *l'interrompant.*

Christierne est vaincu.

ADÉLAÏDE.

Et peut-être vengé ?

CASIMIR.

Non ; mais tout prêt à l'être.

ADÉLAÏDE.

Ah ! vous n'avez rien fait !

CASIMIR.

Ayant vu fuir le traître,
Qui du milieu des flots brave à présent nos coups,
Gustave impatient revenoit près de vous;
Mais, par des furieux qui refusoient la vie,
Presque de pas en pas, sa course ralentie,
Veut qu'il combatte encore, et vainque à chaque instant.
« Ami, prends, m'a-t-il dit, un soin plus important;
» Je saurai disperser cette foule impuissante.
» Dans la tour cependant ma mere est gémissante.
» Chasse de devant elle et la crainte et la mort;
» Et, pour la rassurer, instruis-la de mon sort. »
Je le quitte et j'accours; mais, hélas! du rivage,
Sur un navire exprès approché de la plage,
Je découvre (ô spectacle où de la cruauté
Triomphe, sous nos yeux, l'horrible impunité!)
Christierne, à ses pieds, d'une main forcenée,
Tenant sur le tillac Léonor prosternée,
Et de l'autre, déja haussant, pour se venger,
Le fer étincelant tout prêt à l'égorger.
A cet aspect vers lui nos mains sont étendues;
Du Peuple suppliant le cri perce les nues.
Pour une heure le coup demeure suspendu,
Et par un trait lancé ce billet est rendu.

(*Il lui donne un billet.*)

ADÉLAÏDE, *prenant le billet.*

Ah! je ne vois que trop le choix qu'on nous y laisse!

## SCENE III.

GUSTAVE, SOLDATS, ADÉLAIDE, CASIMIR, SOPHIE.

GUSTAVE, *à sa suite, tandis qu'Adélaïde lit le billet, bas.*

SOLDATS, qu'on se retire, et que le meurtre cesse!
Que le sang le plus vil, devenu précieux,
Témoigne que c'est moi qui commande en ces lieux!
(*A Adélaïde, qui paroît accablée.*)
O faveur, que du Ciel je n'osois presque attendre!
Que de graces déja n'ai-je pas à lui rendre?
Madame, vous vivez; et, par d'heureux moyens,
Les secours de Sophie ont secondé les miens!
Vous vivez! quelle crainte en mon cœur est cessée?
Dans quel état affreux je vous avois laissée,
Pour courir assurer un succès balancé
Par l'ennemi qu'enfin vos armes ont chassé!

ADÉLAIDE.

Hélas!

GUSTAVE.

Votre vengeance eût été mieux servie:
Il eût avec le trône abandonné la vie;
Mais des soins plus sacrés me pressoient, tour à tour:
J'avois à rassurer la nature et l'amour.
Vous et ma mere avez favorisé sa fuite;

Vous avez l'une et l'autre arrêté ma poursuite.
Sans vous deux mes lauriers devenoient superflus.
Je vous vois ; je respire. Il ne me reste plus,
Pour goûter, sant mélange, une faveur si chere,
Que de m'en applaudir dans les bras de ma mere.
Voyons-la. Quelle joie, après tant de malheurs !....
(*Voyant Adélaïde, Sophie et Casimir consternés et pleurant.*)
Mais que m'annonce-t-on ? Je ne vois que des pleurs!
(*A Sophie.*)
Vous, qui la secouriez, répondez-moi, Sophie....
(*A Casimir.*)
Casimir.... Tout se taît !... Ah ! ma mere est sans vie !

ADÉLAÏDE.

Léonor voit le jour.

GUSTAVE.

Et vous soupirez tous ?

ADÉLAÏDE.

Voyez quel sacrifice on exige de vous.

(*Elle lui donne le billet.*)

GUSTAVE, *lisant.*

« Ou deviens parricide, ou fléchis ma colere.
» Gustave, je t'accorde une heure pour le choix.
» Songe à ce que tu peux, songe à ce que tu dois.
» Ou rends-moi la Princesse, ou vois perir ta mere. »
Le barbare ! en fuyant, l'avoit en son pouvoir ?

CASIMIR.

Du haut de ce Palais, Seigneur, on peut tout voir :
Le poignard, à nos yeux, reste levé sur elle.

ADÉLAÏDE.

J'attends le même coup de ma douleur mortelle !

GUSTAVE, *à part.*

Juste Ciel ! à qui donc sera dû votre appui ?
La piété, deux fois, m'est fatale aujourd'hui !

ADÉLAÏDE.

Frédérie eût été notre ressource unique :
Je pourrois tout encor sur son ame héroïque,
Et j'irois me jetter, sans rien craindre, à ses pieds,
Si ce rival étoit le seul que vous eussiez.

GUSTAVE.

Le seul ? ce n'est pas lui que l'échange concerne !

ADÉLAÏDE.

Non, Seigneur.

GUSTAVE.

Eh ! qui donc ?

ADÉLAÏDE.

Le tyran.

GUSTAVE.

Christierne ?

ADÉLAÏDE.

Lui-même. J'apprenois ce dernier coup du sort,
Lorsque sur l'échafaud vous attendiez la mort.

GUSTAVE.

Aussi n'est-ce pas vous qu'on livrera, Madame.
C'est à moi d'assouvir le courroux qui l'enflamme...
(*A Casimir.*)
Va le trouver, ami; sache s'il y consent.
De ce courroux ma mere est l'objet innocent.
Qu'il accepte, au lieu d'elle, un rival qu'il déteste.

CASIMIR.

Moi, je me chargerois d'un emploi si funeste!
Tout ordre qui vous nuit passe votre pouvoir,
Seigneur; et je vous fuis, pour n'en plus recevoir.

(*Il sort.*)

## SCENE IV.

GUSTAVE, ADÉLAIDE, SOPHIE.

GUSTAVE.

MA mere, je le vois, n'a plus que moi pour elle!
(*Il veut sortir.*)

ADÉLAÏDE, *l'arrêtant.*

Ah! Prince, où courez-vous?

GUSTAVE.

Où le devoir m'appelle!

ADÉLAÏDE.

Insensé! le devoir te fait-il une loi
De périr sans sauver ni ta mere, ni moi?
Pense-tu qu'à son fils elle veuille survivre?
Qu'en tous lieux ton épouse hésite de te suivre?
Qu'il me reste un réfuge ailleurs que dans tes bras?
Et qu'en m'abandonnant tu ne me livres pas?
Que deviens-je s'il faut que ton sang se répande?
Qui veux-tu, si tu meurs, cruel! qui me défende
Contre les attentats d'un mortel ennemi,
Plein du projet fatal dont ton cœur a frémi?
S'il s'endurcit déja contre une telle image,
Si, courant au trépas, tu crains peu qu'on m'outrage,
Respecte ta Patrie, et daigne, au moins, songer
Aux maux où par ta mort tu vas la replonger!
Ta valeur n'aura fait qu'accroître nos miseres.
La cruauté sans frein brisera ses barrieres;
Et, jointe à la vengeance, aura bientôt versé
Le peu de sang qu'ici ses excès ont laissé.
Amant peu tendre, appui téméraire et fragile,
Pernicieux vainqueur et victime inutile,
Va perdre, n'écoutant qu'un aveugle transport,
Ta Reine, ton Pays, ta victoire et ta mort.

GUSTAVE.

Je serai, si l'on veut, un appui misérable,
Une aveugle victime, un vainqueur condamnable,
D'un regret volontaire un amant déchiré;
Mais je ne serai point un fils dénaturé!
Ma vie, appartenant à qui me l'a donnée,

De remords éternels seroit empoisonnée,
Si, faute de l'offrir, l'oubli de mon devoir
Laissoit tomber un coup que j'aurois dû prévoir,
Que ma mere pour moi voit lévé sur sa tête,
Que même à partager votre amitié s'apprête,
Qui, dans l'attente enfin d'un échange odieux,
Des deux Peuples sur moi fixe à présent les yeux!
Justice, amour, honneur, tout veut que je me livre.
Madame, encouragez ma mere à me survivre!
Pour recevoir ses pleurs ouvrez-lui votre sein!
Soyez-vous l'une à l'autre une ressource; enfin,
Pour Stockolm et pour vous, cessez d'être alarmée!
Je vous laisse au milieu d'un Peuple, d'une armée
Dont ma victoire a fait d'invincibles remparts....
Mon cœur est pénétré de vos tristes regards!
L'amour me fait sentir tout le prix de la vie;
Mais j'aurai délivré ma mere et ma patrie,
Je vous aurai laissée au trône en vous quittant:
Mourant si glorieux, je dois mourir content!
Du plus lâche abandon déja l'on me soupçonne:
Sous le fer menaçant la victime frissonne;
Et chaque instant qu'ici j'accorde à mon amour,
C'est la mort que je donne à qui je dois le jour!....

(*A Sophie, en lui montrant Adélaïde.*)

Adieu.... Retenez-la.

ADÉLAÏDE.

Vainement on l'espere!

GUSTAVE.

Eh ! que prétendez-vous ? laisser périr ma mere ?

ADÉLAÏDE.

Non ; mais t'accompagnant, je veux....

## SCENE V.

LÉONOR, GUSTAVE, ADÉLAIDE, SOPHIE.

LÉONOR, *à Gustave.*

RÉGNEZ, mon fils....

(*A Adélaïde.*)

Nous triomphons, Madame, et nos maux sont finis.

ADÉLAÏDE.

Ah ! que votre salut alloit coûter de larmes !

GUSTAVE, *à Léonor.*

Eh ! quel prodige heureux fait cesser nos alarmes !

LÉONOR.

Puisse-t-il à jamais épouvanter les Rois,
Qui sur la violence établiront leurs droits !
Christierne, laissant une foible espérance,
Ou, peut-être, à l'amour préférant la vengeance,
Partoit ; et de mon sang prêt à rougir les flots,
Du geste et de la voix pressoit les matelots.

Un tumulte soudain l'intimide et l'arrête.
Tous les Chefs de la flotte, et le Prince à leur tête,
Les armes à la main, volant sur notre bord,
Fondent sur le tillac, où j'attendois la mort.
Rodolphe, trop fidele aux volontés d'un traître,
Glorieux et puni, meurt aux yeux de son maître.
Je demeure sans force aux pieds de l'inhumain.
Le nouveau Roi m'aborde; et, me tendant la main,
Honteux de mes liens les détache lui-même.
« Pour prémices, dit-il, de mon pouvoir suprême,
» Madame, je vous rends à votre illustre fils.
» Que son épouse et m'aime et m'estime à ce prix!
» Allez; et de la paix soyez le premier gage.
» Mon cœur n'en goûtera de long-tems l'avantage.
» C'est pour l'y rétablir que je vais m'éloigner,
» Et ne mettre mes soins désormais qu'à régner. »
Frédéric à ces mots, qu'un soupir accompagne,
Me laisse, et fait partir la flotte qu'il regagne,
Tandis que sur ces bords on ramene avec moi
Le monstre dont la rage y sema tant d'effroi!

## SCENE VI.

CASIMIR, GUSTAVE, ADÉLAIDE, LÉONOR, SOPHIE.

CASIMIR, *à Gustave.*

L'ALÉGRESSE par-tout, Seigneur, vient de renaître.
Christierne enchaîné devant vous va paroître.
Son sang sur le rivage eût aussi-tôt coulé,
Et le Peuple, en fureur, l'eût cent fois immolé;
Mais on vous eût privé du plaisir légitime
D'égaler, s'il se peut, le châtiment au crime.
De la mort dont pour vous il ordonna l'apprêt,
Vous-même, vous allez lui prononcer l'arrêt.

## SCENE VII.

CHRISTIERNE, *chargé de fers;* GARDES, GUSTAVE, ADÉLAIDE, LEONOR, SOPHIE, CASIMIR.

GUSTAVE, *à part.*

QUEL spectacle!... ô fortune! ainsi donc ton caprice
Quelquefois se mesure au poids de la justice....
(*A Christierne.*)
Tigre! l'horreur, l'opprobre et le rebut du nord,
Regarde en quelles mains t'a mis ton mauvais sort!

Vois à quel tribunal il t'oblige à paroître !
Sur ces terribles lieux, où je te parle en maître,
Leve les yeux, barbare ! et les leve en tremblant.
Voici de tes forfaits le théatre sanglant.
Qui te garantira du coup que tu redoutes ?
Ces marbres profanés, et ces murs et ces voûtes,
Et l'ombre de mon pere, et celle de Sténon,
Et ce reste éploré d'une illustre maison ;
Que vois-tu qui n'évoque en ces lieux la vengeance ?
Toi-même en as banni dès long-tems la clémence.
Le jour, l'heure, l'instant déposent contre toi.
J'ai vu lever le fer sur ma mere et sur moi.
La Reine a craint encore un destin plus horrible....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Tranche de vains discours. Tu dois être inflexible.
En me le déclarant penses-tu m'émouvoir,
Toi, de qui la pitié croîtroit mon désespoir ?
Je me reproche moins mes fureurs que ta vie !
Ta vengeance déja devroit être assouvie.
Gustave triomphant, le trépas m'est bien dû.
Tu vois ce que me coûte un seul instant perdu ;
Profite de l'exemple, et satisfais ta rage.

GUSTAVE.

Nomme autrement la haine où l'équité m'engage.
Je la satisfais donc : je t'épargne ; survis
A la perte des biens qu'un rival t'a ravis.
Éprouve le dépit, la honte et l'épouvante.
Même à ta liberté je défends qu'on attente :

Errant,

Errant et vagabond, jouis-en, si tu peux !
Exécrable par-tout, sois par-tout malheureux !
Par-tout comme un captif que poursuit le supplice,
Et qui du monde entier s'est fait un précipice !....
(*A Casimir.*)
Je vous charge du soin de son embarquement,
Casimir ; qu'on l'éloigne, et que, dans le moment,
De ce monstre, à jamais, on purge le rivage....
(*Casimir et les Gardes emmenent Christierne.*)

## SCENE VIII et derniere.

GUSTAVE, ADÉLAIDE, LÉONOR, SOPHIE.

GUSTAVE, *à Adélaïde.*

Et nous, Madame, après un si long esclavage,
En de tendres liens allons changer nos fers ;
Et réparer les maux que Stockolm a soufferts.

FIN.

3258 = 3

BIBLIOTE

SCAFFA

PLUTEO

N.° CAT